

R. L. STINE

Chair de poule®

**ALERTE
AUX CHIENS**



PASSION DE LIRE



BAYARD POCHE

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Chair de poule.®

ALERTE AUX CHIENS !

R. L. STINE

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR NATHALIE VLATAL

Quatrième édition

PASSION DE LIRE



BAYARD POCHE

Ils surgirent du bois. Je courus aussi vite que possible, mais essayez d'y arriver avec une guitare sur le dos ! Elle rebondissait sans cesse sur l'arrière de mes cuisses.

C'était un samedi après-midi, et des chiens me poursuivaient. « Pourquoi y en a-t-il tant qui errent dans notre ville ? pensai-je en essayant de les semer. Et surtout, pourquoi en ont-ils toujours après moi ? » Les bêtes féroces avaient dû se poster à la lisière du bois, guettant mon passage, se régaland à l'avance en m'apercevant : « Tiens, regarde qui vient. C'est le petit blond, tu sais, Larry Boyd. Allons lui mordre les mollets ! »

Je glissai sur la neige. Malheur ! Je les sentis juste derrière moi, prêts à m'attaquer. Ils aboyaient furieusement, sans doute pour me faire mourir de terreur. D'ailleurs, la peur me donnait des maux de ventre. Normalement, je ne crains pas les chiens, et même je les aime bien ! Mais je ne supporte pas quand ils

sont en meute et qu'ils me prennent pour du gibier. salivant, aiguisant leurs crocs pour me dévorer... comme maintenant !

Je trébuchai et m'enfonçai jusqu'aux genoux dans une congère. Ils gagnèrent du terrain.

« Ce n'est pas de jeu, râlai-je intérieurement. Ils ont quatre pattes, et moi deux. Et ils n'ont pas de guitare sur le dos, eux ! »

Comme d'habitude, le molosse noir à l'air démoniaque menait la troupe. Les babines retroussées, grognant rageusement, il arriva si près de moi que je pus voir ses dents blanches, terriblement pointues.

- À la niche, à la niche, sales bêtes ! hurlai-je.

Cet ordre était d'autant plus stupide qu'ils n'avaient pas de niche !

J'accélérai pour me dégager et dérapai. Je repartis de plus belle, mon cœur battant fort. J'étais couvert de sueur malgré le froid. C'était la fin de l'hiver, mais il faisait moins cinq degrés ! Les yeux fixés droit devant moi, je fis des efforts désespérés pour courir plus vite. Pas moyen. Je commençais à avoir des crampes.

En fait, je n'en pouvais plus. Je tournai la tête et vis les monstres qui traversaient les cours et les jardins en bondissant dans la poudreuse. À peine dix mètres nous séparaient !

- Allez-vous-en ! Fichez le camp ! hurlai-je.

« Mais qu'est-ce qu'ils me veulent ? me lamentais-je. Je suis pourtant un gentil garçon de douze ans, tout le monde le dit. »

La dernière fois, je m'en étais sorti en me réfugiant dans une voiture en stationnement, juste au moment où ils allaient me sauter dessus. Mais aujourd'hui, le temps que j'ouvre une portière, ils m'auraient déjà avalé !

Heureusement, je n'étais plus très loin de la maison de Lily. C'était ma seule chance de leur échapper. Mais je butai sur une pierre dépassant de la neige ! Noooooon !

La caisse de la guitare passa par-dessus moi et retomba avec un bruit mou. Je m'étalai de tout mon long, la tête la première. Et j'attendis, résigné : « Cette fois, c'est bien fini. Ils vont m'avoir ! »

J'étais sonné ! Je n'y voyais plus rien. Je me redressai sur les genoux et secouai mes vêtements tout blancs. Les chiens aboyaient, affamés.

- Taisez-vous ! ordonna une voix familière. Partez ! Ils cessèrent de hurler et se mirent à grogner.

- Lily ! fis-je en essuyant mon visage.

Elle lança une boule de neige dans leur direction :

- Allez-vous-en !

Les grognements se transformèrent en un murmure et les chiens commencèrent à reculer. Le meneur baissa la tête et s'éloigna lentement, suivi par les autres.

- Lily, mais... ils t'obéissent ? m'exclamai-je en me relevant.

- Bien sûr, Larry, tu sais bien que je suis une dure !

En fait, Lily Vonne n'a pas l'aspect d'une coriace. Nous avons le même âge, mais elle paraît plus jeune que moi. Petite, mince et mignonne, elle a les

cheveux mi-longs, avec une frange qui lui couvre le front. Elle porte autour du cou une chaîne avec une pièce d'or, un cadeau de son grand-père. Le plus incroyable chez elle, ce sont ses yeux. Ils ne sont pas de la même couleur ! L'un est bleu, l'autre vert.

-J'espère que la caisse de la guitare est imperméable, dit-elle en me la tendant.

À cet instant, la meute s'élança en aboyant après un écureuil.

- Je t'ai vu par la fenêtre, m'expliqua Lily. Pourquoi en ont-ils toujours après toi ?

Je haussai les épaules :

- Je me pose la même question, tu sais. Mais je n'ai pas de réponse.

Lily marcha devant moi. Nos bottes crissaient sur le sol enneigé. Nous traversâmes la route et arrivâmes chez Lily.

- Pourquoi es-tu tellement en retard ? s'étonna-t-elle alors que nous entrions.

- J'ai dû aider papa à débayer devant le garage.

J'étais trempé. Des flocons s'étaient glissés sous ma chemise et l'eau coulait le long de mon dos. Je tremblais de froid. Je n'avais qu'une envie : me retrouver bien au chaud dans la maison confortable de mon amie.

J'enlevai ma parka et la suspendis dans l'entrée. Arrivé dans le salon, je saluai Martin, John et Christine, nos trois complices. Agenouillé sur le plancher, Martin tripotait son ampli. Celui-ci émit un couinement aigu qui nous fit sursauter.

Martin est grand, très maigre, avec un air espiègle, un sourire coquin et une touffe de cheveux noirs bouclés. Il a douze ans comme nous, mais il en paraît huit, surtout avec la casquette argent et noir qu'il ne quitte jamais. Christine est un peu boulotte, et sa chevelure frisée est rouge carotte. Elle a des lunettes cerclées de plastique bleu. Enfin, John est blond, petit et costaud.

Martin me jeta un coup d'oeil et s'exclama, hilare :
- Hé, visez un peu la coupe de cheveux de Larry. Vite, prenons une photo !

Évidemment, ils éclatèrent de rire.

Ils se moquent toujours de ma coiffure, de mes grandes oreilles, et j'en passe. Je n'aime pas trop ça. C'est sans doute pour cette raison qu'ils insistent autant. Ce n'est pas ma faute si j'ai de beaux cheveux châtain clair, longs et ondulés !

— Larry le poilu ! lança Lily.

Ils s'esclaffèrent.

- Larry le poilu, Larry le poilu ! chantonnerent-ils. Je fis une grimace et, comme à chaque fois qu'ils scandaient ce stupide surnom, je devins rouge comme une pivoine.

Enfin, à part ça, nous sommes de vrais amis et on rigole bien. On a créé un groupe de musique qui passe son temps à changer de nom. Cette semaine, c'était les Géants et, celle d'avant, les Esprits.

En tout cas « Géants » sonnait mieux que « Hurleurs », le titre de l'orchestre que nous devons rencontrer en finale du concours, au collège. C'était

celui de Hervé Harper, le batteur, et de sa sœur jumelle Marissa, la chanteuse. Un jour, en classe, je leur avais demandé pourquoi ils ne s'appelaient pas Marissa et les Hurlleurs ?

- Tu n'y comprends rien, m'avait rétorqué le frère. Marissa ne rime avec rien, alors que Harper et Hurlleurs, oui !

- Et Hervé, avec quoi ça rime, d'après toi ? Avec navet !

Il m'avait répondu en partant d'un grand éclat de rire. Quel nul !

Personne n'aimait les Harper ! Pour nous, les Géants, une seule chose comptait : les battre à cette finale.

- Si seulement l'un de nous savait jouer de la basse ! gémit John pendant qu'on s'accordait.

- Ou bien de la trompette, ou n'importe quoi d'autre que de la guitare, dit Christine en sortant la sienne de son étui.

- Trois guitares, ça sonne super bien, surtout quand on met le son à fond ! déclara Martin.

Christine, lui et moi étions guitaristes. Lily chantait et John jouait d'un synthétiseur qui possédait dix rythmes différents. Ça nous faisait une sorte de batterie.

On s'entraîna sur un air des Rolling Stones. Mais comme John n'arrivait pas à trouver le bon tempo, on finit par continuer sans base rythmique.

- Allez, on recommence depuis le début, décidai-je lorsqu'on eut fini.

- Mais pourquoi ? demanda Lily. C'était chouette, non ?

- On n'était pas ensemble.

- C'est plutôt toi qui déraillais, intervint Martin en m'adressant une grimace.

- Enfin, tu sais bien que Larry cherche toujours la perfection, ironisa Christine.

- Ça, on est payés pour le savoir ! On ne peut jamais aller au bout d'un morceau !

Je rougis de nouveau. Je voulais juste que ça soit un peu mieux. Et puis ce n'est pas un défaut d'être perfectionniste, non ?

- Le concours a lieu dans dix jours, fis-je remarquer. Il est hors de question qu'on ne soit pas au point ! Je déteste être mal à l'aise. C'est ma hantise. Peut-être même plus que les brocolis bouillis ! Et ce n'est pas peu dire !

On reprit donc le morceau. John joua l'introduction avec son synthétiseur. Martin se chargea du premier chorus, moi du second. Lily rata la note aiguë, mais sa voix est si douce et si mélodieuse que c'était bien quand même.

À la fin, j'aurais bien voulu qu'on remette ça, mais j'étais sûr qu'ils m'auraient haché menu. Je fis donc comme si c'était génial.

On joua deux heures d'affilée, et ça finit par sonner juste, je dois avouer.

Après la répétition, Lily suggéra qu'on aille se détendre dehors. Le soleil était encore haut. Le manteau neigeux étincelait dans la lumière dorée.

Nous nous courûmes après dans le jardin situé devant la maison. Martin balança une énorme poignée de neige sur la casquette de John. Une fantastique bataille s'engagea. Nous fûmes vite épuisés, hors d'haleine. Nous avions mal au ventre à force de rire.

— Tiens, si on faisait un bonhomme de neige, proposa Lily.

- Bonne idée, il pourrait ressembler à Larry, ajouta Christine.

- Qui a déjà vu un bonhomme de neige avec des cheveux blonds ? plaisanta Lily.

- Dites, ça ne vous ferait rien de m'oublier un peu ? grondai-je.

Ils façonnèrent de grosses boules pour le corps. John essaya de faire monter Martin sur le sommet de l'une d'elles et de faire rouler l'ensemble. Mais la boule se défit et Martin retomba lourdement.

Moi, je profitai de ce moment pour aller me promener dans la rue. Soudain, quelque chose attira mon attention. La maison d'à côté était en pleine rénovation. Devant le perron, des vieilleries attendaient qu'on les emporte à la décharge.

Curieux, je me penchai à l'intérieur de la benne où étaient déposés les objets, et farfouillai dedans. J'écartai une pile de carreaux de salle de bains, un rideau chiffonné. Soudain, sous un tapis en jute, je vis une petite armoire à pharmacie en émail blanc.

- Ça alors, c'est chouette !

Je la sortis et l'ouvris. Elle était pleine de flacons et

de tubes en plastique. J'examinai tout ça avec attention quand, brusquement, je tombai sur une bouteille orange.

- Venez voir un peu, criai-je à mes amis. Venez voir ce que j'ai trouvé !



- Venez admirer ma trouvaille ! les appelai-je en agitant la bouteille.

Mais ils étaient trop occupés à terminer leur bon-homme dans le jardin de Lily. Sauf Christine qui essuyait ses verres embués, comme d'habitude. Je la rejoignis d'un pas décidé.

- Montre, me demanda-t-elle en remettant les lunettes sur son nez.

À ce moment les autres se retournèrent, soudain intéressés par mon flacon. Tout fier, je leur lus l'étiquette à haute voix :

- BRONZE+, appliquez cette lotion et vous serez bronzés en trois minutes.

- Où as-tu déniché ça ? s'écria Lily, les joues rosies par la température glaciale.

Je montrai la benne du doigt :

- Tes voisins ont fait le ménage. Ils ont jeté cette bouteille alors qu'il reste encore du produit.

- Super, on l'essaie ? proposa Martin avec son sourire coquin.

- Oui ! Lundi, on ira en classe tout bronzés, ajouta Christine. Mlle Shilling en fera une tête ! On lui dira qu'on est allés en Floride !

- Non, aux Bahamas ! On fera croire à Hervé Harper que les Géants y sont allés pour répéter.

L'éclat de rire fut général.

- Tu crois que ce truc agit ? s'inquiéta John, devenu sérieux.

- Il n'y a pas de raison, estima Lily. Ça ne se vendrait pas sinon !

Et elle attrapa le flacon :

- C'est vrai qu'il en reste. Génial, on sera tous noirs. Allons-y !

Nous la suivîmes chez elle et jetâmes nos manteaux en tas dans l'entrée. Une fois dans le salon, je commençai à réfléchir. « Et si ce produit est périmé ? Si on devient jaune vif ou vert ? On aura l'air fin au collège ! » Je me savais incapable d'aller au collège dans un état pareil. Je préférerais rester deux mois caché chez moi, jusqu'à ce que ça s'en aille.

Dans la salle de bains, les autres ne semblaient pas se poser la moindre question. Lily dévissa le bouchon et se remplit la main d'un liquide blanc et crémeux.

- Hum ! ça sent rudement bon, gloussa-t-elle en l'approchant de son nez.

Elle se l'appliqua sur le cou, les joues et le front. Elle reprit un peu de produit qu'elle étala sur ses doigts.

Ensuite, Martin s'en mit aussi sur les joues. Christine fit pareil et déclara que ça procurait une agréable sensation de fraîcheur. Après elle, John vida presque tout le flacon et s'enduisit le visage.

Puis ce fut mon tour. Je pris la bouteille, pas très rassuré. J'hésitais. Les autres avaient les yeux fixés sur moi, attendant que je les imite.

Mais tandis que j'agitais le BRONZE+ pour faire descendre quelques gouttes, je découvris que l'étiquette comportait une phrase que je n'avais pas vue. Et ce que je lus me fit dresser les cheveux sur la tête !

- Larry, qu'est-ce qui t'arrive ? demanda Lily. Vas-y, prends-en.

- Mais...

- Est-ce que je suis déjà bronzée ? gloussa Christine.

- Pas encore, répondit Lily. Enfin, Larry, qu'est-ce que tu as ?

Je me mis à bégayer :

- L'étiquette... C'est écrit : « Date limite d'utilisation, 1991 ». Et nous sommes en 1997 !

Ils éclatèrent tous de rire. Dans la petite salle de bains, ça fit l'effet d'une bombe.

- Allez, dit Lily, impatiente. Même si c'est un peu vieux, ça ne va pas t'arracher la peau.

- Ne te dégonfle pas, gronda Martin. Nous, on l'a tous fait. À toi maintenant !

- Je sens que ma peau bronze déjà, affirma Christine.

John et elle se regardaient dans la glace placée au-dessus du lavabo.

- Allez, Larry, dépêche-toi, m'ordonna-t-elle en me saisissant le bras. Les dates de péremption, ça ne veut rien dire.

Ils m'attendaient, et je commençais à rougir. Je ne voulais pas qu'ils me prennent pour un lâche. Alors, je secouai la bouteille, versai quelques gouttes dans ma paume et m'enduisis soigneusement le visage et le dessus des mains.

Effectivement, c'était frais et ça sentait bon, comme l'eau de Cologne de mon père.

Les autres applaudirent.

- Bravo ! fit John en me tapant dans le dos si fort que je faillis en lâcher le flacon.

On se bagarra pour s'admirer dans le petit miroir de l'armoire à pharmacie. Dans la bousculade, Martin poussa John qui atterrit dans la douche.

- En combien de temps ça agit ? s'impatientait Christine en s'examinant.

- Ça ne marche pas du tout, soupira Lily, déçue.

- C'est sûr, déclarai-je, pensif. D'ailleurs l'étiquette affirme que l'effet est presque instantané. Mais je vous l'avais dit, ce truc est périmé. On n'aurait pas dû...

Le hurlement de Martin me coupa la parole. On se retourna vers lui.

- Ma figure ! cria-t-il, les traits déformés par la terreur. Elle s'en va en lambeaux.

Ses mains levées devant ses yeux, il brandissait en tremblant un lambeau de sa peau !

- O h !

Un faible gémissement venait de sortir de la bouche de Martin !

Nous regardions ses mains dans un silence horrifié.

- M a peau, ma peau..., murmura-t-il plaintivement.

Puis, tout à coup, il sourit et partit d'un grand éclat de rire !

Ce qu'il tenait n'était pas un morceau de peau, mais un petit bout de papier mouillé.

Il riait tellement qu'il le laissa tomber.

- Pauvre idiot, s'indigna Lily.

Furieux, nous le poussâmes sous la douche et Lily s'apprêtait à ouvrir l'eau.

- Non, non, ne faites pas ça ! cria-t-il en continuant à pouffer et à se débattre. Stop ! Ce n'était qu'une blague.

Lily changea d'avis et recula. Nous jetâmes un dernier coup d'oeil dans le miroir avant de sortir de la

salle de bains, sans le moindre bronzage ni la moindre couleur.

Le produit n'avait pas agi.

On remit nos manteaux et on courut dehors pour achever notre bonhomme de neige. J'emportai la bouteille et la lançai de l'autre côté de la rue.

Dans le jardin, je trouvai deux cailloux noirs pour imiter les yeux. Martin attrapa la casquette de John et la plaça sur la tête de notre personnage, qui eut fière allure. Cela ne dura pas longtemps, car John la reprit tout de suite.

- Martin, il te ressemble un peu, ce patapouf, plaisanta-t-il. Mais en plus élégant...

Cette plaisanterie nous amusa beaucoup.

Un brusque coup de vent fouetta notre bonhomme, faisant tomber la tête qui se brisa.

- Maintenant, c'est vraiment toi, Martin ! renchérit John.

Il prit une pleine poignée de neige et la balança sur Christine, qui répliqua. Il s'ensuivit une nouvelle bagarre générale. Rapidement, le combat opposa deux camps : Lily et moi contre les trois autres.

Pendant un bon moment, nous les tînmes en respect, parce que Lily était très rapide pour confectionner des boules. Elle en faisait trois pendant que j'en préparais une.

Bientôt, on ne prit même plus cette peine et ce fut une bataille rangée. On attrapait des brassées de neige qu'on se jetait au visage. On se roulait par terre ou on se pourchassait dans les jardins voisins.

Nous rigolions comme des fous et nous avions chaud malgré le vent glacé.

Soudain, j'eus un malaise. La terre se déroba sous mes pieds. Je tombai sur les genoux, ne pouvant presque plus respirer. Le paysage blanc se mit à étinceler. J'eus l'impression de m'évanouir.

- Mais qu'est-ce que j'ai, qu'est-ce qui m'arrive ? m'écriai-je.

Je me sentais perdu.



Le Dr Murkin tenait sa seringue hypodermique. Le métal brillait dans la lumière. Une petite goutte de liquide vert s'écoulait de la pointe effilée.

- Inspire profondément et retiens ton souffle, me dit-il doucement. Ça ne fera pas mal.

Il m'affirmait la même chose à chacune de mes visites, c'est-à-dire tous les quinze jours. Je savais bien que ça n'était pas vrai. C'était toujours la même douleur.

De sa main libre, il me saisit gentiment le bras, le tint serré et se pencha si près de moi que je pus sentir son haleine de menthe fraîche.

Je me détournai, ne supportant pas ce spectacle. Quand l'aiguille pénétra ma chair, je poussai un petit cri.

- Ça ne fait pas si mal, n'est-ce pas ? me questionna le docteur.

- Non, pas trop, répondis-je bravement.

J'observais ma mère. Elle se mordait la lèvre, le

visage déformé par l'angoisse. On aurait cru que c'était elle qu'on piquait. Pour finir, le Dr Murkin m'appliqua un coton imbibé d'alcool sur le petit trou laissé par l'aiguille.

- Ça va aller, Larry. Tu peux remettre ta chemise. Puis il se tourna vers maman et lui adressa un sourire réconfortant.

Le Dr Murkin a dans les cinquante ans. Il est très distingué avec ses cheveux blancs coiffés en arrière, son regard bleu et ses lunettes fumées carrées. Bien qu'il mente froidement quand il dit que la piqûre est indolore, je pense que c'est un bon médecin.

- Ce sont encore ses glandes sudoripares qui ne travaillent pas normalement, annonça-t-il à ma mère en griffonnant des notes dans mon dossier. Il « surchauffe », et ça n'est pas bon pour lui. Pas vrai, Larry ?

- Oui..., c'est vrai, bredouillai-je.

En fait, je ne pouvais pas transpirer. Quand j'avais trop chaud, je m'évanouissais brusquement. C'est pour ça que je devais voir le Dr Murkin si souvent. Il me soulageait grâce à ses injections.

Notre bataille m'avait tellement captivé que je ne m'étais pas rendu compte à quel point j'avais chaud.

- Tu vas mieux, maintenant, mon chéri ? s'enquit maman comme nous sortions de chez le docteur.

- Oui, je suis en pleine forme.

Arrivé à la porte, je me retournai vers elle et lançai à brûle-pourpoint :

- Maman, est-ce que tu me trouves changé ?

- Pardon ? fit-elle en me regardant de ses grands yeux noirs.

- Je n'ai pas l'air bronzé, par exemple ? continuai-je, plein d'espoir.

Elle m'examina avec soin.

- Tu sais, Larry, tu m'inquiètes, déclara-t-elle avec douceur. Je veux que tu te reposes quand on sera à la maison, d'accord ?

J'acquiesçai sans dire un mot. Manifestement, ce BRONZE+ était périmé !

- Tu sais, on ne bronze pas facilement en hiver, fit remarquer maman tandis que nous traversions le parking enneigé.

Lily m'appela après le dîner :

- Tu te sens mieux ?

- Ça va, oui.

- Tu sais, Hervé et Marissa sont passés après ton départ.

- Vous les avez massacrés à coups de boules de neige, j'espère !

- Non, s'esclaffa-t-elle. Nous étions tous fatigués et trempés. Quand ils sont arrivés, on tremblait déjà de froid.

- Est-ce que Hervé a dit quelque chose à propos de son orchestre ?

- Il a acheté un manuel de guitare, celui d'Éric Clapton. Il affirme qu'ils apprennent de nouveaux airs, et qu'ils vont nous battre à plate couture !

- Il ferait mieux de rester à la batterie, c'est le pire

guitariste que j'aie jamais entendu ! Quand il joue, sa guitare émet des sortes de chuintements. Comment peut-on la faire couiner comme ça !

- Marissa couine aussi quand elle chante. Tu ne l'as pas remarqué ? Ça ne l'empêche pas de continuer. Nous rîmes de bon cœur.

- Dis-moi la vérité, repris-je, sérieux. Tu crois que les Hurleurs sont bons ?

- Je ne sais pas, répondit-elle, pensive. Hervé bluffe tellement qu'il est difficile de le croire. Il prétend qu'ils pourraient enregistrer un CD. Et que son père veut fabriquer une bande de démonstration pour l'envoyer aux maisons de disques !

- Eh bien ! On devrait se cacher sous leurs fenêtres pour les écouter répéter et se rendre compte par nous-mêmes !

- Soyons honnêtes, nous devons reconnaître que Marissa chante bien. En fait, elle a même une très jolie voix.

— Pas aussi jolie que la tienne !

- Bof ! Enfin, je crois qu'on s'améliore. Ce qui nous manque, c'est un batteur !

- Ça, je suis bien d'accord, parce que l'instrument de John est loin de jouer toujours au même rythme que nous !

Nous continuâmes à parler du concours pendant un moment. Puis je raccrochai et m'assis à mon bureau pour faire mes devoirs. J'eus fini vers neuf heures. Ensuite, j'allai dans la salle de bains avant de me coucher. Sous la lumière crue du plafonnier, je me

contemplai longuement dans la glace. Elle me renvoya l'image d'un garçon pâle, sans une trace de bronzage.

Je pris ma brosse à dents, étendis une couche de dentifrice. Je m'apprêtai à la mettre dans ma bouche quand je m'arrêtai. Saisi d'horreur, je laissai tout tomber dans le lavabo.

- Non, ce n'est pas possible ! m'écriai-je.

Au début, je crus que j'avais une tache noire sur le dos de la main. Mais, en y regardant de plus près, je me rendis compte que...

C'était une touffe épaisse de poils noirs !



Choqué, je secouai ma main dans tous les sens, au cas où les poils s'en iraient tout seuls. Bien entendu, il ne se passa rien.

Avec la gauche, qui était lisse et normale, je les attrapai et tirai dessus.

- Aïe !

Ils étaient vrais !

- Mais, qu'est-ce que ça veut dire ? m'exclamai-je. Je m'approchai de la lampe et procédai à un examen plus précis.

Ces poils noirs, brillants, piquants et hérissés mesuraient environ un centimètre de long. En les touchant, j'eus l'impression de toucher un paillason.

« Larry le poilu ! »

Le surnom idiot que Lily m'avait attribué devenait une réalité. « Je suis sûr qu'ils m'appelleront Larry le poilu jusqu'à la fin de mes jours », pensai-je tristement.

À cette idée, je paniquai. Non, je ne pouvais pas me

montrer dans cet état. Je tirai sur les poils de toutes mes forces. Rien n'y fit. Je ne réussis qu'à me faire mal.

Soudain, je me sentis faible. Ma bouche était sèche, et je tremblais de tous mes membres, sans arriver à me maîtriser.

- Mais que vais-je devenir ?

Un sanglot me monta à la gorge. Quel enfer !

J'eus un mal fou à me calmer. « Essaie d'y voir clair », me dis-je. Je restais là, agrippé au rebord du lavabo. Je le serrais si fort que j'en eus des crampes. Je relevai les manches de mon pyjama et soupirai. Ouf ! Mes bras étaient intacts.

Seul le dos de ma main droite semblait être contaminé. Que pouvais-je faire ?

À ce moment-là, j'entendis mes parents monter l'escalier. Je fermai vite la porte à clef.

- Tu es encore debout, Larry ? me demanda maman.

- Je brosse mes cheveux, répondis-je.

Je les brossais tous les soirs avant d'aller me coucher. J'avais beau savoir qu'une fois ma tête sur l'oreiller ils seraient en désordre, c'était une habitude !

Je les admirai. Ils étaient si souples. Rien à voir avec cette touffe serrée qui avait surgi sur ma main. Elle me donnait la nausée !

En essayant de dissiper ce malaise, j'ouvris l'armoire à pharmacie, à la recherche d'une crème à épiler parmi les tubes et les bouteilles.

« Il doit bien y en avoir ! »

Eh non, ça n'existait pas chez nous.

C'est alors que j'eus une idée. Je saisis le rasoir de mon père et pris du savon à barbe, sur l'étagère du bas.

- C'est simple, dis-je à voix haute. J'ai vu papa se raser des centaines de fois.

Je fis couler l'eau chaude et m'enduisis la main droite de savon. Puis je pris le rasoir, le trempai comme le faisait mon père, et commençai. Ce n'était pas évident avec la main gauche ! Mais l'instrument coupait bien et j'enlevai tout. Ensuite, je me rinçai sous le liquide chaud et apaisant. Je procédai alors à un examen minutieux de ma peau rasée.

Elle était toute douce...

Il ne restait plus un seul de ces horribles crins noirs. Ragaillard, je rangeai le matériel de papa avant de filer dans ma chambre. Fatigué mais satisfait, j'éteignis la lumière et m'enfonçai sous la couette.

Seulement, une question revenait, lancinante : pour quelle raison ces horribles poils avaient-ils poussé tout d'un coup ? Était-ce parce que le BRONZE+ était périmé ? Mes copains étaient-ils aussi atteints ? Je me mis à rire en imaginant Martin velu comme un gorille !

Pourtant, ce n'était pas drôle, c'était effrayant !

Je caressai ma main redevenue normale. Rien ne paraissait y repousser. Je bâillai à m'en décrocher la mâchoire, déjà à moitié endormi.

Soudain, je sentis que ça me démangeait, de partout !
« Ce n'est pas vrai, pensai-je, cette affreuse fourrure me recouvre entièrement ! »



- Tu as bien dormi ? me demanda maman lorsque j'arrivai dans la cuisine pour prendre mon petit déjeuner. Tu es tout pâle...

Nous étions lundi matin, et j'avais passé un exécrable dimanche à cause de ma mésaventure de samedi.

Papa leva les yeux de son journal. Un grand bol de café fumait devant lui.

- Je ne lui trouve pas mauvaise mine, murmura-t-il en replongeant dans sa lecture.

- Ça va, dis-je pour les rassurer.

Je m'assis sur une chaise. Dix minutes avant, j'étais tombé du lit lorsque ma mère m'avait appelé. Je m'étais examiné de la tête aux pieds dans la glace de ma chambre. J'avais poussé un soupir de soulagement en constatant que je n'avais plus un poil, ni noir ni d'une autre couleur ! Juste mon petit duvet de garçon.

En entrant dans la cuisine, j'étais tellement content

que j'avais eu envie de chanter, d'embrasser mes parents et de danser !

Mais la remarque de maman m'avait refroidi. J'avais mes céréales et mon jus d'orange d'un trait.

« Écoutez, il faut que je vous raconte quelque chose. J'ai fait une grosse bêtise avant-hier. J'ai trouvé une vieille bouteille de produit à bronzer dans une benne, du BRONZE+, et avec les copains, on s'en est enduits. Seulement le produit était périmé... et... samedi soir, un pelage noir s'est mis à me pousser sur le dos de la main droite. »

C'est ce que j'aurais aimé leur avouer. J'avais même ouvert la bouche pour commencer. Malheureusement, je ne pouvais pas prononcer une parole.

Je m'étais soudain senti mal à l'aise ! J'étais sûr qu'ils se seraient inquiétés. Ou alors ils m'auraient traité d'imbécile avant de me traîner chez le Dr Murkin. Et lui aussi m'aurait dit que je n'étais qu'un inconscient. Donc je préférerai me taire.

- Tu es vraiment bien sage, ce matin, constata ma mère en mangeant son œuf.

- C'est que... je n'ai pas grand-chose à dire, c'est tout, murmurai-je.

Avant d'aller au collège, je passai prendre Lily. Elle m'attendait devant chez elle, le col de son manteau relevé. Ses cheveux blonds étaient dissimulés sous un bonnet de ski, en laine rouge et bleu.

- Tu as raison d'être couverte, dis-je en trotinant à ses côtés.

- Maman m'a prévenue qu'il allait faire encore moins cinq aujourd'hui.

Juste au-dessus des maisons, le rouge soleil matinal brillait dans le ciel tout pâle. Le vent soufflait si fort que nous dûmes nous courber pour avancer. La neige était recouverte d'une croûte de glace qui craquait sous nos bottes.

Je pris une profonde inspiration. J'avais décidé de poser à Lily la question qui me brûlait les lèvres. Je me lançai d'une voix hésitante :

- Lily... dis-moi... euh ! Est-ce que, par hasard, des poils n'auraient pas poussé sur tes mains, avant-hier soir ?

Elle s'arrêta et me regarda dans les yeux, la mine grave.

- Oui, avoua-t-elle dans un chuchotement.



- Quoi ? m'exclamai-je, mon cœur s'arrêtant presque de battre. Des poils ont poussé sur tes mains ?

Lily acquiesça d'un air sinistre. Elle s'approcha de moi, ses yeux bleu et vert me scrutant par-dessous son bonnet.

Elle murmurait presque inintelligiblement. Quand elle parlait, de la buée s'élevait de sa bouche :

- J'en avais sur les doigts... et sur les bras, les jambes, le dos !

Je laissai échapper un cri étouffé.

- Puis, poursuivit-elle en continuant à me fixer, ma figure s'est changée en celle d'un loup ! Et je me suis mise à courir dans les bois en hurlant à la lune ! Tiens, comme ça.

Elle rejeta sa tête en arrière et poussa une longue plainte lugubre.

- Je me suis trouvée nez à nez avec trois personnes,

et je les ai mangées. Tu sais pourquoi ? Parce que je suis un loup-garou !

Elle grogna et claqua des dents... Puis elle partit d'un grand éclat de rire !

Une fois de plus, je rougis. Lily me donna une tape vigoureuse dans le dos, qui me fit presque perdre l'équilibre. Elle en fut encore plus hilare !

- Larry, tu ne m'as pas crue, quand même ?

- Tu me prends pour un imbécile ? Évidemment que je ne t'ai pas crue.

Mais, pour être honnête, jusqu'au moment où elle avait voulu se faire passer pour un loup-garou, j'avais tout avalé !

Il fallait que je me rende à l'évidence : elle s'était moquée de moi, une fois de plus !

- Larry le poilu, Larry le poilu ! chantonna-t-elle.

- Arrête, tu veux, tu n'es pas drôle. Pas du tout !

- Et toi, tu crois que tu es drôle ?

Elle continua à me traiter de Larry le poilu ! Si bien qu'au coin de sa rue j'essayai de la distancer.

Seulement, je glissai sur une plaque de verglas. Mon sac à dos m'échappa et atterrit dans la neige.

Pendant que je le ramassais, Lily se planta devant moi.

- C'est vrai ? reprit-elle, sérieuse. Des poils ont poussé sur ta main ?

Je fis semblant de ne pas entendre. Elle se pencha vers moi et insista :

- C'est vrai ? C'est pour ça que tu m'as posé cette question ?

- Mais non, mais non, mentis-je tout en me relevant.
Elle se remit à rire.

- Et toi, tu es vraiment un loup-garou ? lançai-je en faisant semblant de plaisanter.

- Non, je suis un vampire.

À elle aussi, j'aurais aimé dire la vérité ! Mais j'étais certain qu'elle ne tiendrait pas sa langue et que mon histoire ferait le tour de l'école en un rien de temps. Tout le monde se mettrait à chanter : « Larry le poilu ! Larry le poilu ! »

D'un autre côté, ça m'ennuyait de lui mentir, c'était ma meilleure copine, quand même. Je ne savais pas quoi faire !

Lorsque nous arrivâmes à la grille du collège, elle affichait un sourire étrange que je ne lui connaissais pas.

- Bon, dit Mlle Shilling, notre professeur de français.

Je suppose que vous êtes prêts à me faire les comptes rendus des ouvrages que je vous ai donnés à lire ? Une sorte de brouhaha se propagea immédiatement dans la classe, fait de bruit de chaises repoussées, d'ouverture et de fermeture de pupitres, de papiers froissés. Cet exercice qui consistait à résumer le livre que l'on avait lu rendait généralement tout le monde nerveux. Surtout si vous détestez qu'on ait les yeux braqués sur vous. Comme moi ! Si je prenais un mot pour un autre ou si j'oubliais une phrase, ils se mettaient tous à rire et je devenais, évidemment, rouge comme une brique !

La veille, j'avais répété mon sujet devant la glace de ma chambre et je ne m'en étais pas mal tiré. Malgré cela, j'appréhendais mon tour.

— Hervé, c'est toi qui commences, annonça Mlle Shilling.

- Ce n'est pas bien de faire passer les plus forts en premier, se vanta Hervé, le sourire en biais.

Certains se mirent à ricaner, d'autres le huèrent.

En réalité, Hervé ne plaisantait pas : il se croyait vraiment le meilleur en tout.

Il alla vers le tableau, sûr de lui.

C'était un garçon grassouillet, assez grand, avec des cheveux bruns et épais. Sa face ronde était couverte de taches de rousseur. Il était toujours content de lui, affichant un air supérieur, du genre : « Vous n'êtes que de misérables insectes. » En général, il portait des vieux jeans délavés avec des poches aux genoux, un T-shirt à manches longues et une veste noire en tissu brillant.

Il tenait à la main le livre qu'il avait choisi : un texte sur les grands moments du football.

Je râlai intérieurement. Je savais à l'avance comment il allait débiter son exposé : « Je recommande ce livre à tous ceux qui aiment... » À chaque fois, c'était la même chanson barbante. Ce qui ne l'empêchait pas d'avoir de très bonnes notes. Je n'arrivais pas à comprendre ce que Mlle Shilling lui trouvait, à ce prétentieux.

Hervé s'éclaircit la voix et lui sourit. Puis il se tourna vers nous et prononça fort et distinctement :

- Je recommande ce livre à tous ceux qui aiment le football !

Je vous l'avais bien dit !

Je bâillai sans que personne s'en aperçoive.

- C'est un bouquin très excitant, continua Hervé, imperturbable. L'intrigue...

Je n'écoutai pas le reste, préférant me répéter mon exposé.

Quelques minutes plus tard, Mlle Shilling me fit signe :

- Larry, c'est à toi.

Je pris une profonde inspiration et me levai. « Reste calme, Larry, m'encourageai-je. Tu connais tout par cœur, tu l'as récité au moins dix fois. Ne t'en fais pas ! »

Je m'avançai vers l'estrade. J'étais à mi-chemin quand Hervé me fit un croche-pied. J'avais bien remarqué sa grimace habituelle, mais pas sa jambe ! Surpris, je poussai un cri, trébuchai et m'étais sur le plancher.

Toute la classe éclata de rire. Mon cœur battait à se rompre. Je m'apprêtais à me remettre debout, mais je m'arrêtai tout net quand je vis mes mains !

Elles étaient couvertes de poils noirs et brillants !



- Larry ? Ça va, Larry ?

J'entendais vaguement Mlle Shilling qui me parlait, derrière son bureau.

J'étais tellement abasourdi que je ne pouvais pas répondre.

- Larry, tu n'es pas blessé ?

J'étais incapable de parler, de bouger, et même de penser ! Recroquevillé sur le sol, je ne faisais que fixer mes mains avec horreur.

Au-dessus de moi, les autres continuaient à rire. En temps normal, j'aurais rougi de confusion, mais là, je n'étais pas mal à l'aise. J'étais simplement mort de peur !

Toujours sur le sol, je jetais des coups d'oeil autour de moi. Personne ne me désignait avec horreur.

- Eh ! Larry est rouge comme une tomate ! lança quelqu'un dans le fond.

Toute la classe rit de plus belle.

Je devins écarlate. Seulement, ce n'était pas là mon

problème. Je ne pouvais pas me montrer devant eux, velu comme un singe. Plutôt mourir !

Sans réfléchir plus longtemps, j'enfonçai les mains dans mes poches et filai vers la sortie.

- Larry, où vas-tu ? Qu'est-ce qu'il y a ? s'inquiéta Mlle Shilling.

- Rien, rien... Je reviens tout de suite, balbutiai-je.

- Tu es certain que tu n'es pas malade ?

- Non, non, je reviens dans une minute.

Je savais bien qu'ils m'observaient. Je m'en fichais.

Il fallait que je sorte au plus vite... et que je trouve une solution pour cacher ces poils monstrueux.

Lorsque j'arrivai à la porte, j'entendis Mlle Shilling dire à Hervé :

- Enfin, tu aurais pu le blesser ! Combien de fois faut-il te répéter la même chose ?

- Mais, Mademoiselle, s'indigna le faux jeton, je ne l'ai pas fait exprès.

Je me glissai dans le long couloir. Après avoir vérifié que j'étais seul, je sortis les mains de mes poches. J'avais vaguement espéré qu'elles seraient redevenues normales. Eh non ! Elles étaient couvertes d'un épais pelage noir d'au moins deux centimètres d'épaisseur. Il avait atteint aussi mes paumes. Et même entre les phalanges. Comment avait-il pu pousser si vite ?

Je frottai mes mains l'une contre l'autre pour essayer de faire partir cette maudite fourrure. En vain...

- Non... non... Ce n'est pas vrai ! me désespérai-je. Je pleurais sans m'en rendre compte, totalement

impuissant ! « Impossible de retourner en classe dans cet état, pensai-je. Ils s'en apercevront. Et chaque fois que quelqu'un me verra, il chantera : Larry le poilu, Larry le poilu ! Rappelle-toi le jour où des poils ont poussé sur tes mains ! »

Il fallait que je file d'ici, que je rentre à la maison. Mais je n'avais pas le droit de quitter les cours en pleine journée. En plus, Mlle Schilling m'attendait pour que je lui fasse mon compte rendu de lecture ! Je restais là, figé par la peur, le dos contre le mur, contemplant mes mains velues.

Brusquement, je sentis que je n'étais pas seul dans le hall. En levant les yeux, je vis M. Fosburg, le proviseur. Il portait une pile de cahiers de texte. Il s'était arrêté en face de moi et fixait mes poils !

Je cachai rapidement mes mains derrière mon dos. Trop tard, M. Fosburg les avait déjà vues. Il m'examinait curieusement.

Je frissonnai. Qu'allait-il dire ? Qu'allait-il faire ?

- Tu as froid ? me demanda-t-il. Faut-il monter le chauffage, Larry ?

- E u h !...

Pourquoi ces questions ? Je m'appuyai contre le mur. Les crins traversèrent mon épaisse chemise, mon T-shirt et me piquèrent la peau.

- Tu as donc froid au point de porter des gants ? continua M. Fosburg.

- Des... des gants, balbutiai-je ! Oui... en effet, il fait un peu frais.

Il pensait que je portais des gants ! Je commençai à me sentir mieux.

— Je viens d'aller les chercher, mentis-je.

Il me considéra pensivement avant de s'éloigner.

- J'en parlerai au gardien ! lança-t-il.

Je poussai un soupir de soulagement quand il tourna au coin du couloir. « C'était moins une », me dis-je. En attendant, il m'avait donné une idée ! Je courus jusqu'à mon casier. J'ouvris le cadenas, non sans peine, car ce n'était pas évident de faire la combinaison avec mes doigts poilus. Lorsque j'y parvins, je pris mes gants de cuir noir dans la poche de ma parka.

Une minute plus tard, j'étais de retour en classe. Lily était sur l'estrade en train de résumer son livre. Elle me jeta un coup d'oeil interrogateur tandis que je me glissais à ma place.

Quand mon amie eut fini, Mlle Shilling me fit venir au tableau.

- Ça va mieux, Larry ? me demanda-t-elle.

- Oui, euh... ça va bien. J'avais seulement un peu froid aux mains !

Des élèves se moquèrent de mes gants, mais ça m'était égal. Personne ne pouvait voir ce qu'ils cachaient.

J'inspirai profondément et commençai mon exposé :

- J'ai lu un livre de Bruno Coville. Et je conseille à tous ceux qui aiment les histoires de science-fiction de le lire...

Après les cours, je filai tête baissée jusqu'à mon casier, sans regarder personne.

Je portais mes gants depuis le matin et j'avais beaucoup trop chaud aux mains. Au fil des heures, j'avais eu l'impression qu'ils rapetissaient. Seulement

j'avais trop peur de les enlever pour vérifier si les poils continuaient à pousser !

J'enfilai ma parka et glissai mon sac sur une épaule. Il fallait que je quitte le collège au plus vite.

À peine étais-je sorti que Lily m'interpella. En me retournant, je la vis qui me rejoignait en courant. Elle portait un sweat jaune beaucoup trop grand.

Je pressai le pas :

- On se voit plus tard, je suis déjà en retard, lui criai-je.

Mais elle arriva à ma hauteur et se planta face à moi :

- Quoi ? Tu ne viens pas à la répétition ?

J'étais si inquiet que j'en avais oublié notre rendez-vous.

- C'est chez moi, comme d'habitude, tu te souviens ? me dit-elle.

Comme je continuais à avancer, elle marcha à reculons devant moi.

Je me mis à bégayer :

- Je... je ne peux pas aujourd'hui. Je ne me sens pas bien !

Ça, en revanche, c'était vrai.

- Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu as été bizarre toute la journée...

- Je suis un peu malade, désolé pour la répétition. On pourrait la remettre à demain ?

- Sans doute...

Elle ajouta quelque chose que je ne compris pas et me laissa.

Je fonçai d'une traite jusque chez moi. Je ne pensais qu'à ces poils horribles, noirs et piquants.

Je pénétrai dans la maison comme un ouragan et laissai tomber mon sac sur le plancher. Je m'apprêtais à gagner ma chambre quand ma mère m'appela.

Elle était assise dans le salon avec notre chatte Javotte sur les genoux. Elle se tenait près de la grande fenêtre et téléphonait. Elle posa sa main sur le combiné et parut étonnée :

- Comment se fait-il que tu rentres si tôt ? Tu n'avais pas une répétition ?

- Non, non, mentis-je. Et puis, j'ai plein de devoirs à faire.

Je n'en étais plus à un mensonge près !

Tout comme le matin, je n'osais pas lui avouer la vérité, lui raconter que j'étais en train de me transformer en singe à cause de ce BRONZE+. Mais, sans doute parce que j'étais épuisé par toutes ces émotions, finalement je me mis à parler :

- Tu ne me croiras pas, Maman, commençai-je d'une voix étouffée. Avec les copains, on a trouvé une vieille bouteille de produit pour bronzer. On s'en est mis sur la figure, le cou, les mains... Je sais bien que c'était idiot. Et... aujourd'hui, à l'école, je me suis rendu compte que mes mains étaient couvertes de longs poils noirs. Je ne savais plus où me mettre. J'ai... j'ai vraiment peur, tu sais !

Je haletais, attendant la réaction de maman.

Qu'allait-elle dire ? Pourrait-elle m'aider ?

Ma mère marmonna quelque chose d'inaudible. Je vis alors que ce n'était pas à moi qu'elle s'adressait. Elle continuait sa conversation téléphonique, l'appareil collé contre son oreille, comme si de rien n'était. Elle était tellement concentrée sur sa discussion qu'elle n'avait pas écouté un mot de mon histoire ! Je ne pus m'empêcher de me plaindre sans que cela attire son attention. Déçu, je fonçai au premier étage et fermai la porte de ma chambre à clef.

Javotte m'avait suivi et s'était perchée sur le rebord de la fenêtre, son endroit favori. J'arrachai mes gants et les jetai sur une chaise. Javotte se retourna vers moi, ses yeux jaunes brillant de plaisir.

Je la pris dans mes bras et m'assis avec elle sur ce rebord.

- Javotte, tu es ma seule amie ! lui confiai-je en lui caressant le dos.

Au lieu de ronronner, elle hérissa ses poils et sauta sur le plancher. Elle s'éloigna un peu avant de tour-

ner la tête et de me fixer. En une seconde, je compris ce qui avait provoqué sa réaction. Je lui tendis mes mains :

- Ce sont mes drôles de pattes qui t'ont fait peur, dis-je tristement.

J'eus l'impression qu'elle acquiesçait.

- Tu sais, moi aussi, elles me terrorisent ! continuai-je.

Je filai dans la salle de bains et entrepris de me raser une nouvelle fois.

Les crins étaient devenus épais, durs et drus, comme les soies d'une brosse à habits. Ils résistaient. Le plus pénible fut de passer entre les doigts. Là, ils étaient difficiles à atteindre. Résultat, je m'entaillai le dessus d'une main et la paume de l'autre.

Le lendemain matin, mardi, je me réveillai en nage.

Mes parents dormaient encore.

La nuit n'avait pas été reposante. Je venais de rêver de poils. J'étais attablé à la cuisine, devant une assiette de spaghettis. Mais lorsque j'en tournai un paquet autour de ma fourchette, ils se transformèrent en poils noirs, longs comme des cheveux. Il y en avait plein mon assiette. J'en approchais une grosse bouchée de mes lèvres, et...

Quel horrible cauchemar ! J'en avais mal à l'estomac.

J'allumai la lumière et me plantai devant mon miroir.

- Chouette ! criai-je, joyeux.

Mes mains étaient parfaitement lisses. Elles me fai-

saient seulement un peu mal, aux endroits où je m'étais coupé. Pendant un bon moment, je les tournais devant moi comme des marionnettes.

Puis je m'inspectai de la tête aux pieds. Je ne vis pas l'ombre d'une fourrure bizarre. J'étais tellement content d'être redevenu normal !

Maintenant, je n'avais plus rien à craindre. Je pouvais aller en classe l'esprit tranquille. Je me sentais heureux. Par sécurité, j'allais quand même garder mes gants dans mes poches !

Après le petit déjeuner, j'enfilai mon manteau, attrapai mon sac et sortis.

Tout en courant sur le trottoir, j'évitais les tas que la neige avait formés.

J'étais bien, tellement mieux que la veille ! Malheureusement, ce fut de courte durée. À peine avais-je tourné au coin de la rue que j'aperçus la meute.

Les chiens foncèrent droit sur moi en grognant.

Mon sang se figea. Les monstres se précipitaient vers moi, attirés comme des aimants par mon petit corps. Ils aboyaient avec fureur.

J'avais l'impression que mes jambes étaient en plomb. Je réussis quand même à faire volte-face et m'élançai.

J'essayais de les semer en traversant les cours et les jardins... « S'ils m'attrapent, ils m'avalent tout cru ! pensai-je. C'est sans doute parce qu'ils sentent l'odeur de Javotte qu'ils n'arrêtent pas de me courir après. Elle me porte malchance. Mais à qui appartiennent ces cabots vicieux ? Comment se fait-il qu'on les laisse ainsi en liberté ? »

Un coup de klaxon furibond retentit. Des freins crissèrent sur la chaussée. Une voiture dérapa dans ma direction... J'étais tellement effrayé que j'en avais oublié les autos. Je marmonnai de vagues excuses au conducteur tout en continuant à détalier.

Après trois cents mètres, un point de côté doulou-

reux me força à ralentir. Je jetai un rapide coup d'oeil derrière moi. La meute me poursuivait toujours. Elle traversait la rue et se rapprochait dangereusement.

- Hep ! Larry !

Lily et John se tenaient sur le trottoir d'en face.

- Fichons le camp, leur criai-je en les rejoignant, hors d'haleine. Attention...

Mes deux amis ne bougèrent pas d'un centimètre. Lily se retourna, fit face aux chiens, comme la dernière fois. John s'avança tranquillement vers eux. Nous les regardâmes approcher, immobiles. Voyant que nous étions déterminés, ils ralentirent. Ils s'arrêtèrent, ne sachant visiblement plus quoi faire. Ils étaient essoufflés et haletaient bruyamment, les langues pendantes.

- À la niche ! ordonna Lily, la main levée en signe de menace.

Le molosse noir gémit tristement et pencha la tête.

- Allez, allez, ouste ! avions-nous crié ensemble.

La douleur de mon point de côté s'estompa. Je me sentis mieux en me rendant compte que les chiens ne nous attaqueraient pas. Ils préféreraient sans doute ne pas se mesurer à trois adversaires. Ils nous tournèrent le dos et s'en allèrent en trottinant.

John se mit soudain à rire, montrant du doigt un animal tout maigre, décharné, au pelage foncé et frisé :

- Eh ! les gars, vous avez vu celui-là ! Il ressemble à...

— À qui ? demandai-je.

- Vous ne trouvez pas que c'est Martin tout craché ?

- Tout à fait ! s'esclaffa Lily.

Nous rîmes de bon cœur. C'est vrai, il avait les « cheveux » frisés de Martin et les mêmes grands yeux expressifs.

- Allons-y ! Sinon on sera en retard aux cours, dit Lily en donnant un coup de pied dans un amas de neige molle.

Nous partîmes d'un pas décidé vers le collège.

- Comment se fait-il que ces chiens s'en prennent toujours à toi ? s'étonna John.

- Je crois bien qu'ils sentent l'odeur de Javotte, répondis-je.

- En tout cas, on ne devrait pas les laisser en liberté, ajouta Lily qui marchait devant.

- Ça, c'est sûr ! approuvai-je.

Une violente bourrasque souffla. La casquette de John faillit s'envoler.

- Vivement le printemps ! murmura-t-il en l'enfonçant sur sa tête.

Nous retrouvâmes Christine devant le collège. Ses cheveux roux tourbillonnaient dans le vent.

- On répète cet après-midi ? demanda-t-elle tout en croquant dans une barre de céréales.

- Répétition chez moi, confirma Lily. Il faut qu'on travaille. On ne va quand même pas laisser Hervé gagner cette finale, non ?

- À propos de travail, où étais-tu, hier ? voulut savoir Christine.

- J'étais chez moi, un peu patraque...

Du coup, je pensai au BRONZE+. Mes amis étaient-

ils contaminés par ce produit infernal ? Il fallait que je le sache !

- Dites... euh ! lançai-je d'un ton détaché. Vous vous souvenez de cette crème pour bronzer ?

Christine se mit à rire :

- Ça n'a pas marché. Tu avais raison, Larry. Ce produit était périmé.

- Il m'a même fait pâlir, renchérit John.

- O n est tous blancs comme... neige ! C'était complètement bidon ! ajouta Lily.

Aucun d'eux n'avait fait de remarque au sujet de poils suspects. « Ils sont aussi velus et mal à l'aise que moi, pensai-je. C'est pour ça qu'ils ne veulent pas évoquer le sujet. Ou alors... je suis le seul. Ce serait trop atroce. Je dois en être sûr. »

J'inspirai profondément, ouvris la bouche pour parler..., mais ils avaient déjà changé de sujet de conversation. Ils discutaient de notre orchestre.

- Christine, tu peux apporter ton ampli à la maison ? demanda Lily. Martin viendra avec le sien, mais il n'a pas assez de prises pour les trois guitares.

J'allais les interroger, quand un coup de vent releva la capuche de ma parka. Je l'attrapai pour la remettre à sa place. Au passage, je touchai mon cou et... poussai une exclamation de surprise !

Paniqué, je sentis sous la main ma nuque tapissée d'une épaisse fourrure !

- Larry, qu'est-ce que tu as ? s'écria Lily, effrayée.

- Euh !... euh ! bredouillai-je, incapable de parler.

-Regarde ton écharpe, me signala John en tirant dessus. On dirait qu'elle est à l'envers.

C'était une écharpe de laine rugueuse. Maman m'obligeait à la porter parce que ma grand-tante Hilda l'avait tricotée pour moi !

J'avais complètement oublié que je l'avais mise. En passant ma main dessus, j'avais cru un instant que...

- Larry, tu vas bien ? s'inquiéta Lily. Tu as l'air mort de peur.

- Oui, oui, ça va. Mon cache-col était trop serré, c'est tout.

Je devins rouge brique. Il avait bien fallu que je réponde quelque chose. Je ne pouvais quand même pas leur avouer que j'avais cru toucher ces poils de malheur. « Écoute-moi bien, Larry, me dis-je. Arrête d'être obsédé par cette histoire, sinon tu vas devenir fou, c'est sûr ! » Je me mis à frissonner.

- Allez, rentrons en cours, ordonnai-je en m'emmitouflant dans ma parka.

Le jeudi suivant, je filais aux toilettes pour me peigner avant que la cloche ne sonne. J'eus une pensée horrible : « Et si mes cheveux tombaient brusquement ? Si ces affreux crins noirs prenaient leur place ? Si un beau matin je me réveillais avec le corps couvert de cette immonde fourrure ? »

Je m'examinai longuement dans la glace.

« Haut le cœur, Larry ! » finis-je par me dire pour m'encourager. Et je tendis un doigt lisse vers mon image. « Tout va bien ! Ce stupide produit ne te torturera plus. »

Cela faisait déjà cinq jours que nous l'avions utilisé et, depuis, j'avais pris au moins trois bains et deux douches. J'étais persuadé que c'était du passé. Ce n'était plus la peine de me tracasser.

Je jetai un dernier coup d'œil à mes cheveux. Ils étaient un peu trop longs, c'est vrai. Mais je les aimais comme ça, séparés par une raie, tombant avec souplesse sur mes oreilles...

Je filai en classe.

Tout se passa très bien pendant cette journée. Enfin... jusqu'à ce que Mlle Shilling nous rende nos devoirs de français.

En lisant les commentaires du professeur, je tombai sur un cheveu... noir ! « Qu'est-ce que ça veut dire, me demandai-je. C'est à moi ou à Mlle Shilling ? » Je l'examinai sans oser le toucher. Je commençais à

me sentir mal. Je ne pouvais pas m'empêcher de repenser à cette histoire de poils, même si j'avais juré de l'oublier !

J'en eus des frissons d'angoisse.

Cet épisode m'avait perturbé et je n'écoutai pas un mot jusqu'à la fin du cours. Quand la cloche retentit, je fus soulagé. C'était l'heure du sport. Un peu d'exercice allait me faire du bien.

-Aujourd'hui, basket, nous annonça le professeur alors que nous entrions dans le gymnase. Allez vous mettre en short. Et vite !

Généralement, je n'aime pas trop le basket. C'est épuisant, il faut tout le temps courir sur le terrain. En plus, je n'étais pas doué pour marquer des paniers. J'étais même le plus mauvais tireur du collège !

Mais aujourd'hui ce sport me sembla idéal pour détendre mes nerfs.

Je suivis les autres dans le vestiaire. Arrivé à mon casier, je sortis un short et un T-shirt.

À l'autre bout de la salle, Hervé criait à tue-tête :

- On va gagner ! On va gagner !

Un élève lui balança une serviette à la figure pour le faire taire. « Ça, c'est bien fait, pensai-je. Quel idiot ! »

Je m'assis sur le banc pour me changer. J'étais en train de retirer mon pantalon quand je m'arrêtai net, laissant échapper un cri plaintif.

Mes genoux étaient couverts d'une épaisse fourrure noire !

- Pourquoi as-tu gardé ton jean pendant la partie de basket ? me demanda John le lendemain.

Nous marchions sur le trottoir boueux, transportant nos instruments jusqu'à chez Lily.

- Alors ? insista-t-il en changeant son synthétiseur de main.

- J'avais un peu froid aux jambes. Je ne sais pas pourquoi le prof en a fait toute une histoire.

- Tu sais, il a failli en avaler son sifflet quand il t'a vu marquer un panier depuis le centre du terrain !

Je me mis à rire. J'étais tellement choqué à cause de mes genoux que je m'étais dépassé. J'avais joué comme jamais !

«Tu devrais toujours garder ton pantalon», avait plaisanté le professeur.

Je n'avais pas trouvé ça drôle.

En fin d'après-midi, j'étais rentré chez moi en courant. Je m'étais enfermé dans la salle de bains pour raser ces maudits poils. Quand j'eus fini, ma peau

était douloureuse et rouge. Mais au moins elle était de nouveau lisse !

Ensuite j'étais resté dans ma chambre, allongé sur mon lit, m'interrogeant sur ce qu'il m'arrivait. « Pourquoi ces poils ont poussé sur mes genoux ? Je n'ai pas versé de BRONZE+ dessus. Ou alors le produit a traversé ma peau pour passer dans le sang. Il s'est peut-être répandu dans mon corps ? Je vais me transformer en une sorte d'immonde créature velue ! En King Kong ! »

Ces questions m'obsédaient encore le lendemain, pendant que John et moi traversions la rue. Nous arrivions à la maison de Lily.

Le soleil brillait au-dessus des deux érables dénudés qui encadraient le jardin. L'hiver touchant à sa fin, l'air était chaud. La neige avait presque entièrement fondu, découvrant l'herbe par endroits.

John frappa à la porte. Lily nous ouvrit après quelques instants. Elle répétait déjà depuis un moment avec Christine.

- Où est Martin ? s'étonna Lily en fermant derrière nous.

- On l'a attendu chez moi. Il n'est pas venu, répondis-je en essuyant mes baskets sur le paillasson. Il n'est pas là ?

- Non , et il n'était pas en classe aujourd'hui, ajouta Christine. J'ai essayé de lui téléphoner, mais sa ligne doit être en dérangement. Il n'y a même pas de sonnerie.

- Il faut qu'on soit sérieux, quand même, protesta

Lily en se mordant la lèvre. Est-ce que tu as discuté avec Hervé, ce matin ? Il t'a parlé du cadeau de son père ?

- Oui, c'est un nouveau synthétiseur, acquiesçai-je tout en ouvrant mon étui à guitare. Il a dit qu'il valait un orchestre entier !

- Ça ne va pas arranger nos affaires. On aura l'air de quoi avec nos trois guitares et notre synthétiseur minable ? se plaignit Lily.

- Mon synthé n'est pas minable ! s'indigna John.

- C'est tout juste si tu ne le remontes pas avec une manivelle ! renchérit Lily.

- D'accord, il est petit, mais il peut donner dix rythmes, protesta-t-il en le branchant.

- Si on répétait au lieu de dire des bêtises ? intervint Christine en promenant ses doigts sur le manche de sa guitare rouge. Par quoi on commence ?

- Comment veux-tu qu'on répète sans Martin ? m'exclamai-je. Faisons un saut chez lui.

- Oui, bonne idée ! approuva Lily. Mais il vaudrait mieux qu'on y aille juste tous les deux. Si Martin arrive, John et Christine seront là pour l'accueillir. Et puis, ils pourront commencer à s'entraîner.

- Bon, si quelqu'un doit rester ici, je veux bien, se résigna John.

J'enfilai ma parka, et Lily son manteau. Nous sortîmes rapidement. Dans sa précipitation, mon amie enfonça sa botte dans une énorme flaque de neige fondue.

- Je déteste cette période de l'année, quand tout se

transforme en boue, se plaignit-elle. On n'entend que l'eau qui coule des toits, des arbres, de partout ! C'est assourdissant, tu ne trouves pas ?

Lily était étrange parfois. Un jour, elle m'avait confié qu'elle écrivait des poèmes sur la nature, mais elle ne m'en a jamais montré.

Nous avançons dans la gadoue. Au soleil, je commençai à avoir chaud. J'ouvris ma parka.

Au coin de la rue, nous aperçûmes la maison de Martin, une bâtisse carrée en briques, perchée au sommet d'une petite colline. Deux enfants essayaient de faire de la luge. Les pauvres, ils n'avançaient pas beaucoup dans cette boue !

Dès que nous fûmes arrivés sur le perron, Lily sonna.

- E h ! Martin, appelai-je. C'est nous ! Ouvre !

Pas de réponse. Pas un bruit non plus, sauf celui de l'eau dégoulinant dans la gouttière.

- Martin ! insistai-je.

Nous sonnâmes encore. Rien à faire.

- Il n'y a personne, constata Lily.

Nous essayâmes de regarder par la fenêtre en nous hissant sur la pointe des pieds.

- Ça a l'air sombre à l'intérieur, nota Lily en secouant la tête.

Je frappai à la porte, le plus fort possible. Elle s'ouvrit toute seule.

- Il y a quelqu'un ? demanda Lily en la poussant. Votre porte n'est pas verrouillée !

Toujours pas de réponse. Ça devenait inquiétant. Nous fîmes quelques pas dans l'entrée.

- Martin, tu es là ? cria Lily.

En pénétrant dans le salon, je poussai une exclamation de surprise ! J'étais tellement stupéfait que je restai muet.

Effarés, nous restions plantés dans le salon. Lily me saisit le bras.

La pièce était vide. Il n'y avait plus de meubles, de rideaux aux fenêtres, de tableaux aux murs. Même les tapis avaient été enlevés !

- Mais où sont-ils passés ? parvins-je à articuler.

Nous fîmes un tour dans la cuisine. Tout était parti. Il ne restait que la trace noire à l'endroit où le réfrigérateur se trouvait il y a encore deux jours !

- Ils ont déménagé ! s'exclama Lily. Je n'arrive pas à y croire.

Nous inspectâmes la maison. Elle était totalement abandonnée. C'était assez effrayant de voir ces pièces désertes.

- Pourquoi Martin ne nous a-t-il pas avertis qu'il devait partir ?

Lily secoua tristement la tête, incapable de répondre.

- Ils ont dû s'en aller précipitamment ! finit-elle par conclure.

- Mais pourquoi déménager aussi brusquement ?

J'adore la course à pied. Sauf, bien sûr, quand je suis poursuivi par une meute de chiens agressifs. J'aime bien sentir mon cœur battre, mes muscles fonctionner comme les rouages d'une machine bien huilée. Ce samedi matin, mon père et moi faisons notre jogging habituel. Nous trottinions autour du lac, sur un chemin qu'il apprécie beaucoup. C'est un coin agréable, joli, et surtout tranquille.

Nous ne parlions pas, nous contentant de respirer à pleins poumons l'air frais et de jouir du paysage. Cependant, j'avais envie de me confier à lui. De lui raconter cette histoire de produit diabolique, de poils hirsutes !

Je gardais les yeux fixés sur l'horizon. Des corbeaux volaient dans le ciel bleu, se perchait de temps à autre sur des branches dénudées. Ils croassaient bruyamment, comme s'ils discutaient. Le lac brillait sous le soleil. Des plaques de glace flottaient sur l'eau bleu-vert.

Je pris mon courage à deux mains et commençai à lui raconter mon histoire. Papa diminua l'allure pour mieux m'écouter. Lorsque j'eus fini de lui parler du BRONZE+, il me fit un signe de tête pour me montrer qu'il comprenait. Il déclara d'une voix un peu hachée par les foulées :

- Désolé, ça n'a pas marché. Tu n'es pas du tout bronzé, Larry !

- Non, ça n'a pas agi parce que le liquide était trop

vieux. Ça faisait un bon moment que la date limite d'utilisation était dépassée !

Je pris une grande inspiration pour lui parler de la suite. C'était le plus difficile.

- Mais, Papa, il m'est arrivé une drôle de chose après. Des poils se sont mis à pousser, poursuivis-je, craignant sa réaction. D'abord sur le dessus d'une de mes mains, puis sur les deux, enfin sur mes genoux. Papa s'arrêta net. Il se tourna vers moi, troublé :

- Des quoi ?

- Des poils noirs, répétais-je, essoufflé. De grosses touffes, drues et piquantes.

Il avala sa salive avec difficulté. Il me fixa. Était-ce de surprise, de peur ou d'incompréhension ? J'étais incapable de le dire !

Soudain, il me saisit par le bras et commença à m'entraîner :

- Viens vite, Larry. Pressons-nous.

- Enfin... Papa, bredouillai-je, essayant de le retenir.

- Allons-y, ordonna-t-il, les dents serrées.

Il me tirait si fort qu'il me souleva pratiquement de terre.

- Mais... mais qu'est-ce qui se passe ? m'exclamai-je d'une petite voix suraiguë.

Il ne répondit pas. Il me poussa de plus en plus vite sur le sentier. Son visage était déformé par une profonde horreur.

- Papa, où m'emmènes-tu ? Où ?

Le Dr Murkin leva son aiguille hypodermique devant la lumière.

- Tourne-toi, Larry, dit-il gentiment. Rassure-toi, tu n'auras pas mal.

Quand l'aiguille perça ma peau, je ressentis évidemment une douleur. Je fermai les yeux et retins ma respiration jusqu'à ce que le docteur la retire.

- Je sais que la dernière injection remonte à une semaine. Mais, puisque tu étais là, autant te faire ta piqûre, conclut-il en me frottant le bras avec un coton imbibé d'alcool.

Mon père était assis sur une chaise pliante appuyée contre le mur du cabinet. Il était tendu, les bras croisés sur la poitrine.

- Vous savez..., ces... ces poils, bégayai-je. C'est sans doute cette lotion...

- Non, Larry, je ne pense pas, estima le Dr Murkin. Vois-tu, ce genre de produit agit uniquement sur les pigments de la peau. Il...

- Mais c'était une très vieille bouteille ! insistai-je. Peut-être qu'en se dégradant les composants sont devenus acides... ou bien... je ne sais pas, moi...

Il fit un geste de la main signifiant : « Ça suffit ! » Puis il alla à son bureau.

- Désolé, Larry, reprit-il en écrivant des notes. Ce n'est pas cette lotion, crois-moi...

Il se retourna vers moi, me considérant derrière ses lunettes :

- Je t'ai examiné de la tête aux pieds. Tu as passé tous les tests. Je n'ai rien vu d'anormal. Pour moi, tu es en parfaite santé.

Mon père parut soulagé.

- Mais... mais ces poils ? m'exclamai-je.

- Attendons, nous verrons bien, répliqua le Dr Murkin en fixant papa.

- Qu'est-ce que ça veut dire, « attendons » ? Vous n'allez pas me donner de médicaments pour empêcher que ça recommence ?

- Peut-être que ça n'arrivera plus, répondit-il en refermant mon dossier.

Il me fit descendre de la table d'examen et me tendit mes habits.

- Ne t'en fais pas, Larry. Ça va aller, maintenant.

- Merci, Docteur, bredouilla papa en se levant.

Il lui sourit, mais je vis bien que son sourire était forcé. Il était toujours anxieux.

Dans la voiture, nous restâmes muets pendant une bonne partie du trajet.

- Tu te sens mieux ? me demanda-t-il enfin, sans quitter la route des yeux.
 - Pas vraiment, répondis-je d'un ton sinistre.
 - Qu'est-ce que tu as ? Le docteur t'a examiné et il a dit que tout allait bien, s'impatientait-il.
 - Oui, mais ces poils ? Tu penses qu'il ne m'a pas cru ?
 - Non, au contraire, je suis sûr qu'il t'a cru.
 - Alors, pourquoi ne fait-il rien pour m'aider ?
- Je me mis à pleurer.
- Mon père se tut durant plusieurs minutes. Il regardait droit devant, mordant sa lèvre inférieure. Finalement, il déclara très calmement :
- Quelquefois, le mieux est d'attendre.

Notre groupe se retrouva chez Lily après le déjeuner.

On avait fait des progrès, mais Martin nous manquait. Nous étions très peiné qu'il ait déménagé sans nous prévenir. La mère de Lily avait appelé des amies qui connaissaient bien les parents de Martin pour essayer d'en savoir plus. Ce déménagement les avait surprises autant que nous. Personne ne savait où ils étaient passés.

Martin n'étant plus là, avec deux guitares au lieu de trois, on entendait mieux la voix de Lily. Malheureusement, ce jour-là je n'arrivais pas à jouer juste la chanson des Beatles que nous répétions. Je n'étais pas en mesure et je me trompais tout le temps !

Je savais pourquoi ça n'allait pas : je n'arrêtais pas de penser au Dr Murkin. Je ne comprenais pas pour-

quoi il ne croyait pas mon histoire de BRONZE+ . Je me sentais à la fois abandonné et furieux.

Pendant que nous recommencions pour la vingtième fois le morceau des Beatles, j'observais mes copains. Ils ne semblaient pas avoir de problèmes, ou plutôt ne pas avoir le même que le mien. Celui dont j'avais tellement honte. Quand j'avais voulu en parler à Lily, elle s'était moquée de moi et avait crié : « Salut, le poilu ! » Peu importe, j'étais décidé à revenir à la charge...

J'attendis que nous ayons fini la répétition. Christine était en train de ranger sa guitare dans son étui. Lily se tenait près du canapé, tripotant nerveusement son médaillon. John était allé à la cuisine se chercher un soda dans le réfrigérateur. Quand il revint dans le salon, je me lançai :

- J'ai une question à vous poser.

Il décapsula la canette et un grand jet de soda l'éclaboussa. Christine éclata de rire.

- Il te faut un manuel pour ouvrir une canette, se moqua Lily.

- Tu es très drôle, gronda John en s'essuyant le visage.

- Tu ne devrais boire que du lait, renchérit Christine en refermant sa caisse. Au moins, ça ne gicle pas. Il lui tira la langue. Puis ils se mirent tous les deux à se chahuter.

- J'ai une question à vous poser, répétai-je, suffisamment fort pour les faire taire. Vous vous souvenez du BRONZE+ ? Est-ce que l'un d'entre vous a des poils

qui auraient poussé sur son corps, après ?

Je devins tout rouge.

- Tu veux dire des poils très laids ? s'écria John.

Il pouffa tellement que le soda lui sortit par le nez et manqua de l'étouffer. Christine lui donna de grandes tapes dans le dos. Dès qu'il put parler de nouveau, il me montra du doigt :

- La... Larry le poilu !

- Je suis sérieux. Je ne plaisante pas ! protestai-je. Ils rirent de plus belle.

Je me tournai vers Lily qui était restée près du divan. Elle faisait une drôle de tête et ne s'amusait pas du tout. Elle baissa même les yeux quand elle constata que je la regardais.

- Tu n'es qu'un loup-garou ! m'affirma John. Tu sais mieux hurler que jouer de la guitare !

- J'espère qu'on ne va pas chanter au moment de la pleine lune, ironisa Christine.

Et ils s'esclaffèrent, contents d'eux.

- C'était juste une blague, dis-je.

J'aurais voulu disparaître sous le tapis. Leur réaction prouvait que John et Christine n'étaient pas contaminés ! « Je suis le seul », me lamentai-je.

De son côté, Lily continuait à se taire, impassible. Elle commença à ranger les partitions étalées sur le plancher. Son silence m'intrigua. Elle adorait me taquiner et me faire rougir. Partageait-elle mon secret ?

Je fis exprès de rassembler lentement mes affaires, attendant que Christine et John aient quitté la mai-

son. Je suivis Lily jusqu'au perron. Là, je me tournai vers elle :

- Lily, dis-moi la vérité, fis-je en observant son visage. Tu as vu... ces horribles poils sur toi ?

- Je... je ne veux pas en parler, finit-elle par lâcher après avoir hésité un moment.

Puis elle me claqua la porte au nez.

Je restai figé. Pourquoi ma question l'avait-elle troublée à ce point ? Si elle était contaminée, pourquoi refusait-elle d'en discuter ? Peut-être était-elle aussi mal à l'aise que moi ? Ou alors c'est pour moi qu'elle se faisait du souci ? Elle devait trouver ma conduite stupide. Voilà ce qui la dérangeait.

Désemparé, je continuais à errer dans les rues. Le soleil était encore haut dans le ciel, mais il commençait à faire frais. Un vent fort m'arriva droit dans le nez. Je voulus enfoncer davantage ma casquette. Mais je n'y parvins pas. Comme si elle avait soudain rétréci. Je la retirai pour l'examiner. J'avais dû trop serrer la sangle arrière.

Non, ce n'était pas ça !

Je caressai mon front. Un frisson d'horreur me parcourut. Je compris pourquoi ma casquette était trop petite ! Mon front était entièrement recouvert de cette fourrure épaisse et piquante !

J'entrai en coup de vent dans la cuisine par la porte de derrière.

- Maman, au secours !

Malheureusement, ma mère n'était pas là. Personne, il n'y avait personne !

J'inspectai la maison à toute vitesse. Il fallait pourtant que mes parents me voient comme ça. Ils seraient bien obligés de me croire. La fourrure épaisse qui me barrait le front était bien la preuve que j'avais dit la vérité.

- Papa, Maman ?

Non ! Ils étaient sortis. Ils avaient juste laissé un mot sur la table du salon : NOUS SOMMES PARTIS FAIRE DES COURSES. NOUS REVENONS DANS UNE HEURE.

Je balançai ma casquette avec un cri de fureur. Je défis ma parka et la laissai tomber sur le plancher. Les battements de mon cœur s'accéléchèrent quand je me vis dans la grande glace de l'entrée. Je ressem-

biais à un mutant de bande dessinée. Mon front était traversé d'un large ruban de fourrure. On aurait dit un bandeau de skieur. Seulement, il était accroché à ma peau. Je le touchai d'une main tremblante.

J'avais envie de pleurer et de hurler à la fois. Ma poitrine se soulevait comme un soufflet de forge. J'aurais voulu empoigner ces ignobles poils et les arracher. Ce spectacle dégoûtant était trop insupportable. Finalement, il valait mieux que mes parents ne me découvrent pas dans cet état. Je fonçai au premier étage pour me raser une fois de plus.

Je coupais et coupais encore. J'avais mal, mais cela m'était égal ! L'essentiel était de me débarrasser de cette horreur, qu'elle disparaisse dans le siphon du lavabo.

Tout en pestant, j'eus une idée : retrouver le BRONZE+ et le montrer au docteur. « Si je lui apporte le flacon, il me croira peut-être, pensai-je. Il pourra le faire analyser et on trouvera bien pourquoi ça fait cet effet. Ensuite, il me donnera un traitement pour me guérir. Allons-y ! »

Mais où avais-je jeté ce produit diabolique ?

Je fermai les yeux et fis un effort pour m'en souvenir. Après l'avoir trouvé, nous avons tous couru chez Lily, pour nous en mettre. Puis nous avons fait les fous dans la neige. Avais-je remis la fiole dans la benne à ordures ? La seule chose qui comptait était de la récupérer !

Je griffonnai en vitesse un mot pour mes parents : « J'ai oublié quelque chose chez Lily, je reviens tout

de suite. » J'attrapai ma parka et filai dehors.

Les nuages cachaient maintenant le soleil et le ciel était tout gris. Je mis ma capuche sur mon front encore brûlant à cause du rasage. J'étais nerveux, et les trois cents mètres entre chez moi et la maison de Lily me parurent des kilomètres !

Il ne fallait pas qu'elle me prenne en train de fouiller dans la benne. Sinon elle ne manquerait pas de me poser des questions. Je n'avais aucune intention de la renseigner. Au lieu de me dire la vérité, elle m'avait fermé la porte au nez.

En m'approchant, je vis de la lumière dans sa salle à manger. Ils étaient sûrement à table. Parfait ! J'avais le temps d'inspecter les détritrus, de trouver la bouteille et de m'en aller avant d'être surpris.

Mais, en arrivant sur les lieux, je m'arrêtai net : la benne à ordures n'était plus là ! Les éboueurs l'avaient emmenée. Découragé, je soupirai, prêt à tomber à genoux.

« Comment vais-je prouver au Dr Murkin que ce produit est bien le coupable ? » me lamentai-je.

Je scrutai les alentours. Le vent froid me fouettait le visage. Il souleva des feuilles mortes et humides. Cette ambiance lugubre me fit frissonner.

Alors que j'allais repartir chez moi, je me souvins que je n'avais pas remis le BRONZE+ à sa place ! Je l'avais jeté au loin, de l'autre côté de la rue. Dans les buissons !

- Youpi ! triomphai-je.

Oui, il était forcément là ! Je passai comme une

flèche devant chez Lily, regardant les fenêtres pour être sûr que personne ne puisse m'apercevoir. Je m'avançai dans le petit bois, glissant sur la mousse détrempée. Les branches dénudées s'entrechoquaient sous l'effet des rafales.

Où avait atterri ce flacon ? Il ne pouvait pas être très loin. Peut-être derrière les premiers arbres, c'est-à-dire... à l'endroit où je me trouvais. Oui, mais où précisément ? Il faisait sombre. Je cognai dans un objet gisant sous un tas de feuilles.

Un objet dur ! Je m'accroupis et fouillai.

Ce n'était qu'un morceau de bois mort.

Après avoir franchi un rideau d'herbes folles, je marquai un temps d'arrêt.

Le flacon était forcément tombé par ici. Je scrutai désespérément l'obscurité.

Je me baissai de nouveau, tâtonnai et ne ramassai qu'une pierre. Je l'envoyai promener d'un coup de pied. Je fis un tour complet sur moi-même, balayant le sol du regard.

- Mais enfin, où se cache cette fichue bouteille ?

Soudain, j'entendis le craquement d'une brindille. J'ouvris toutes grandes mes oreilles et perçus le frottement d'un corps sur un buisson... Puis une autre brindille brisée ! J'eus du mal à avaler ma salive.

Je n'étais plus seul !

- Qui est là ? appelai-je d'une voix angoissée.

- Mais qui est là ? répétais-je.

Pas de réponse.

Transi de froid, je restais sans bouger, comme une statue, attentif au moindre son.

J'entendis alors des pas rapides et une respiration lourde.

- Qui êtes-vous ? demandai-je.

Baissant les yeux, je repérai le BRONZE+. Il était juste devant moi, reposant sur un tas de fougères. Je me penchai rapidement et m'en emparai. Mais il m'échappa. Je me redressai d'un bond, affolé. Une forme noire s'avavançait pesamment entre les arbres. Haletant, la langue pendante, un grand chien brun apparut. Malgré l'obscurité, je distinguai sa fourrure crépue et pelée pendant sur ses flancs. Je fis un pas en arrière :

- Tu es perdu, gros toutou ? lui dis-je, plutôt effrayé. L'animal inclina la tête en geignant tristement. J'inspectai les alentours pour m'assurer qu'il ne faisait

pas partie de la meute qui adorait me pourchasser. Non, il était seul !

- Brave toutou, lui dis-je, méfiant. Brave petit.

Il me dévisagea, haletant toujours. Sa queue remua, puis retomba tristement.

Je me baissai lentement, en continuant à le surveiller. J'attrapai la bouteille glacée. Je la soulevai devant moi, essayant de voir si elle contenait encore du liquide. Il faisait trop noir. Je me souvins alors que nous n'avions pas utilisé toute la lotion. Il devait en rester suffisamment pour que le Dr Murkin puisse faire des analyses.

Les arbres frissonnaient sous les bourrasques. Les branches s'entrechoquaient dans un grincement inquiétant. Le chien poussa un autre cri plaintif et malheureux.

- Au revoir ! lui dis-je en reculant.

Il s'ébroua et continua à me fixer.

- Allez, rentre chez toi. Vite.

Il ne bougea pas, émit un nouveau gémissement, puis agita sa queue.

Je reculai encore, tenant fermement la fiole. Seulement, en me retournant, j'aperçus... la meute. Silencieux, les monstres sortaient de dessous les arbres. Il y en eut d'abord cinq ou six, leurs pupilles étincelant de colère, et, derrière eux, il en arrivait encore autant... Ils s'approchaient lentement, montrant leurs crocs, grognant.

Je restai un moment paralysé de terreur.

Un cri m'échappa. Je fis volte-face et me mis à cou-

rir. Je trébuchai sur une branche morte et m'affalai de tout mon long. Le BRONZE+ me glissa des mains ! Il alla s'écraser sur une pierre. Horreur, le flacon éclata en mille morceaux. Le peu de liquide marron restant se répandit sur le sol.

J'étais tombé lourdement. Une douleur sourde irradiait mon corps. Tâchant de la surmonter, je me remis sur pied pour faire face à mes agresseurs.

Au lieu de me sauter dessus, ils m'évitèrent et filèrent dans une autre direction, aboyant après un pauvre lapin mort de peur. Je l'avais échappé belle !

Le cœur battant, les membres encore douloureux, je fixais les éclats de verre éparpillés. J'en ramassai un et l'examinai soigneusement.

- Et maintenant, qu'est-ce que je vais faire ?

Les chiens continuaient à hurler au loin.

Ma seule pièce à conviction avait disparu. Je n'avais plus rien à montrer au Dr Murkin. Plus rien ! Je jetai les débris au loin. Il ne me restait plus qu'à rentrer à la maison.

Après le dîner, mon père et ma mère partirent à une réunion de parents d'élèves. Je montai directement dans ma chambre pour faire mes devoirs.

Comme je n'avais pas envie d'être seul, je pris Javotte sur mes genoux et la caressai. Mais elle n'était pas d'humeur à se faire dorloter. Elle me fusilla de ses étranges yeux jaunes, me griffa la main, puis sauta par terre et s'enfuit.

J'essayai ensuite de joindre Lily. J'attendis un long moment, mais personne ne répondit.

Dehors, le vent hurlait, faisant trembler les vitres. J'avais peur. Un frisson me parcourut le dos. Je décidai de lire un peu. Penché sur mon livre, je ne parvins pas à me concentrer. Les mots et les pages devenaient flous. Je pris ma guitare et la branchai sur l'ampli. M'exercer allait me calmer et m'aider à chasser ces pensées qui me torturaient.

Après avoir réglé le son au maximum, j'entamai un blues. Comme j'étais seul à la maison, je ne risquais pas de déranger quelqu'un. Au bout de deux minutes, je me rendis compte que quelque chose n'allait pas. Je me trompais de notes, et même de corde !

« Que se passe-t-il encore ? J'ai joué cet air des milliers de fois. Je pourrais même l'interpréter en dormant. »

Je jetai un coup d'œil sur mes mains et compris tout de suite. Les horribles poils étaient revenus ! Je poussai un cri. Mes doigts, mes paumes étaient entièrement recouverts d'une fourrure noire et épaisse. Je laissai tomber l'instrument sur le sol et me levai. Les épaules me démangeaient aussi. En tremblant, je défis mes boutons de chemise et remontai mes manches.

Nooon ! Mes bras étaient atteints.

Je restai là, immobile, les jambes flageolantes. Je faillis m'évanouir ! J'avais la gorge serrée et sèche. J'en eus la nausée.

Je me précipitai dans la salle de bains pour vérifier. Me penchant au-dessus du lavabo, je contemplai le désastre, les yeux rivés sur la glace. Mon visage, mes joues, mon menton... tout était envahi ! Les poils poussaient avec la rapidité de l'éclair.

Ils se répandaient maintenant sur mon corps, à une vitesse incroyable !

Que pouvais-je faire pour empêcher ce phénomène ? Y avait-il seulement quelque chose à faire ?

Le lundi matin, je partis au collège bien avant les cours pour attendre Lily.

Après des heures d'efforts, j'étais parvenu à raser cette fourrure. Je m'étais habillé avec un sweat à manches très longues et j'avais enfoncé ma casquette jusqu'aux sourcils, au cas où des poils hirsutes auraient surgi sur mon front pendant la journée.

« Lily, où es-tu passée ? m'impatientai-je tout en marchant le long de la rangée de casiers. Il faut absolument que nous arrivions au bout de ce problème ensemble. »

Je me souvenais très bien de son expression effrayée quand j'avais évoqué ma mésaventure. J'étais certain qu'elle était victime de la même malédiction. Je savais qu'elle était aussi embarrassée que moi, et qu'elle n'osait pas l'avouer ! Mais, ensemble, nous pouvions trouver une solution. « Si, par exemple, on va voir le Dr Murkin, pensai-je. Si on lui donne la

même version au sujet de ce BRONZE+, il faudra bien qu'il nous croie. »

Mais où était passée Lily ?

Les élèves commencèrent à arriver, claquant les portes, bavardant et riant. Je consultai ma montre. Il restait trois minutes avant que la cloche retentisse.

- Salut, Larry, comment vont les affaires ?

Je me retournai. Hervé Harper me souriait en biais, comme d'habitude. Sa sœur Marissa était évidemment à côté de lui. Elle essayait de se défaire de son sac à dos dont les sangles s'étaient emmêlées dans les manches de son blouson.

— Salut, Hervé, répondis-je en soupirant.

Il était bien la dernière personne que je souhaitais croiser ce jour-là.

- Tu es prêt pour demain, j'espère ? me dit-il.

Pourquoi fallait-il qu'il ait toujours ce sourire agaçant ! Ce sourire qui donnait envie de lui frotter les oreilles.

- Demain ? répondis-je distraitement en continuant à guetter Lily.

Il se mit à rire :

- Tu as oublié le concours d'orchestre ?

- Vous allez vraiment pouvoir jouer demain ? demanda sa sœur. Il paraît que Martin vous a quittés !

- Ne t'en fais pas. On sera là. On joue de mieux en mieux !

- Ça tombe bien. Nous aussi, répliqua Hervé, radieux. On va peut-être passer à la télé. Mon oncle connaît quelqu'un qui travaille dans l'émission

« À la recherche des futures idoles » !

- Super ! m'exclamai-je, hypocrite.

Mais où était Lily ?

- Si on se présente à cette émission, on deviendra célèbres ! crâna Marissa qui s'était enfin débarrassée de son sac.

Ils ne doutaient vraiment de rien, ces deux-là !

- On nous a aussi proposé de participer à la prochaine fête du collège, affirma Hervé. Pas vous ?

- Eh bien, non, répondis-je sèchement.

- Pas de chance ! ironisa Hervé.

La cloche sonna à cet instant.

- Il faut que j'y aille, dis-je. À demain alors. On se verra au concours.

- On passe en premier, ajouta Hervé. Ils veulent sans doute que les meilleurs commencent.

Ils rigolèrent tandis que je filais au cours de Mlle Shilling. Je m'assis à ma place, cherchant des yeux Lily. Elle s'était peut-être faufilée derrière moi pendant que je parlais avec Hervé et Marissa. Non, elle n'était pas là !

J'étais inquiet et déçu. Et si elle était malade ? Non, elle ne pouvait pas être malade la veille du concours. Ça, c'était impossible !

- Larry, distribue les copies, s'il te plaît, m'ordonna Mlle Shilling.

Elle me tendit un gros paquet de feuilles.

La composition ! Je l'avais complètement oubliée.

Lily ne se montra pas au collège ce matin-là. À l'heure du déjeuner, je lui téléphonai plusieurs fois,

sans résultat. Personne ne décrocha.

Dès la fin des cours, je voulus me précipiter chez elle. Mais je me souvins que ma mère m'avait demandé de rentrer directement pour l'aider à ranger la maison.

Il faisait beau et frais. De gros nuages blancs flottaient dans le ciel bleu. La neige avait fini par fondre, laissant le sol très humide. Au bout de cent mètres, je sentis que j'étais suivi.

Une petite chienne arriva à ma hauteur. Elle frôla gentiment ma jambe. Je m'arrêtai, étonné. Je la regardai avec attention. Elle était blond roux, de taille moyenne, avec une tache blanche sur le cou. Elle ressemblait à un cocker. Elle avait de longues oreilles pendantes et une queue fournie qui remuait tandis qu'elle me fixait.

- D'où sors-tu, mon toutou ? Je ne t'ai jamais vu par ici.

Je jetai un coup d'oeil autour de moi. Je voulais être certain que la chienne n'était pas avec la meute tapie dans les bois, prête à se jeter sur moi. Non, il n'y avait pas de molosses en vue.

Je repris tranquillement mon chemin. L'animal se frotta de nouveau contre mon pantalon. Nous continuâmes notre route ensemble. Elle trotta à quelques mètres devant, se retournant de temps à autre pour vérifier si j'étais derrière.

- C'est toi qui me suis, ou c'est moi ? plaisantai-je. Elle me répondit par un battement de sa queue touffue. Et nous marchâmes ainsi tout le long du trajet.

Maman m'attendait sur le pas de la porte. Elle portait un long sweat vert qui tombait sur son jean.

- Il fait beau, dit-elle en désignant le ciel bleu et le beau soleil.

- Bonjour, Maman. Tu as vu, cette petite chienne m'a accompagné.

Cette dernière renifla les buissons qui bordaient le jardin.

- Comme elle est mignonne, s'extasia maman. À qui appartient-elle ?

Je haussai les épaules :

- Je n'en sais rien. Je ne l'ai jamais vue.

La bête revint vers nous. Tout heureuse, elle regardait maman.

- En tout cas, elle est vraiment sympa, dis-je en déposant mon sac sur le bord du chemin. Et si on l'adoptait ?

- Tu sais bien que c'est impossible avec Javotte à la maison.

Je me penchai et caressai la tête de la chienne. Elle se mit à battre l'air à grands coups de queue.

- Tu es gentille, tu sais ! lui murmurai-je.

- Tiens, elle a une médaille accrochée à son collier, remarqua ma mère. On va peut-être trouver son propriétaire.

Je me penchai et saisis l'objet. Je m'agenouillai pour lire clairement ce qui était écrit dessus et le reconnus du premier coup d'oeil.

Ce n'était pas une médaille de chien !

C'était la monnaie en or que portait toujours Lily !

Je tombai presque à la renverse, comme si j'avais reçu un coup de poing dans l'estomac.

- Ma... Maman, bégayai-je.

Je fus incapable d'articuler un mot de plus !

— Alors, Larry, qui est son propriétaire ? insista ma mère qui n'avait pas remarqué ma réaction.

Elle avait traversé le chemin pour arracher les mauvaises herbes.

- Maman, ce n'est pas une médaille de chien, finis-je par articuler.

- Qu'est-ce que tu racontes ?

- Non, affirmai-je en la tenant entre mes doigts. C'est celle que Lily porte à son cou.

Ma mère se mit à rire :

- Mais pourquoi Lily aurait donné ce pendentif à une chienne ? C'est un cadeau de son grand-père, non ?

- Je ne sais pas, moi. Je n'y comprends rien.

Je sentais sur ma main l'haleine chaude du petit animal. Il s'assit à côté de moi et gratta une de ses

longues oreilles avec sa patte arrière. Maman vint vers moi.

- Tu es bien sûr que c'est une monnaie en or, Larry ?

- Oui, acquiesçai-je. C'est bien celle de Lily.

- Enfin, ça n'est pas possible, ce doit être une pièce qui lui ressemble !

Elle avait peut-être raison. Je laissai tomber la monnaie pour caresser la tête de l'animal. Mais quand je vis ses yeux, j'eus un mouvement de stupeur !

Elle avait un œil bleu et l'autre vert. Comme Lily !

- Mais c'est Lily, bien sûr ! m'écriai-je en sautant sur mes pieds.

Mes cris effrayèrent la chienne. Elle aboya et s'enfuit.

- Reviens, Lily, reviens !

- Larry, reste ici, ordonna maman. Qu'est-ce que tu fais ?

Je n'écoutai pas. Je filai comme une flèche vers la route. Je courus vers la maison de Lily. Trop d'indices concordaient : un œil vert, l'autre bleu, et la médaille. C'était Lily, j'en étais certain !

Ma mère continuait à m'appeler. Mais je fis comme si je n'entendais pas. Arrivé près de chez Lily, je m'arrêtai, cherchant ma respiration. J'avais un sérieux point de côté ! Mais ça m'était égal. Il fallait que je voie mon amie. Pour être sûr qu'elle ne s'était pas changée en chien !

Tandis que je marchais, je réfléchissais. Que Lily soit devenue un chien me parut impossible. J'étais

devenu fou ! Comment un être humain pouvait-il se transformer en animal ?

Les parents de Lily étaient en train de remplir leur voiture. M. Vonne soulevait une valise très lourde.

- Bonjour ! leur criai-je.

- Bonjour, Larry ! me répondit Mme Vonne.

De nombreux bagages attendaient d'être chargés.

- Vous partez en voyage ? dis-je en reprenant ma respiration.

Ils ne répondirent pas. M. Vonne souffla en mettant la valise dans le coffre.

- Où est Lily ? demandai-je en lui passant un sac. Elle n'était pas en classe aujourd'hui.

- Nous quittons la ville, déclara calmement Mme Vonne.

- Ah... Mais où est-elle ? Elle est à la maison ?

M. Vonne fit une grimace. Il ne dit rien. Je me retournai vers sa femme :

- Est-ce que je peux la voir ?

Je commençais à m'énerver...

— Tu as dû te tromper de maison, ajouta-t-elle doucement.

- J'ai dû me tromper de maison ? Mais... mais qu'est-ce que... ?

Je restai là, bouche bée.

- Chez nous, personne ne s'appelle Lily !

Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire, du rire de celui qui ne comprend rien.

Les yeux de Mme Vonne exprimaient une telle tristesse que ce rire mourut dans ma gorge.

- Mais Lily..., commençai-je.

Me prenant l'épaule, Mme Vonne pencha son visage à la hauteur du mien :

- Écoute bien ce que je vais te dire, Larry, dit-elle avec une grimace de douleur.

- Mais... mais...

- Il n'y a pas de Lily, répéta-t-elle en me serrant très fort. Oublie-la, c'est préférable.

Elle avait les larmes aux yeux.

M. Vonne claqua le coffre de la voiture. Je me libérai de l'étreinte de sa femme, le cœur battant.

- Tu ferais mieux de t'en aller, me lança-t-il d'un ton sans réplique en s'installant au volant.

Je fis un pas en arrière, les jambes flageolantes.

- Mais Lily..., bredouillai-je.

L'auto démarra en trombe, me laissant désemparé. La petite chienne rousse se trouvait sur le côté du garage. Elle geignait tristement, la tête penchée vers le sol. Je m'enfuis aussi vite que possible jusqu'à chez moi.

Mes parents se comportèrent d'une façon bizarre pendant le dîner. Ils refusèrent de parler de Lily, de l'attitude étrange des Vonne et de la petite chienne. Ils se regardaient furtivement en s'adressant des mimiques complices. Que signifiait ce manège ? « Ils doivent croire que j'ai perdu la raison, pensai-je. C'est pour ça qu'ils ne veulent rien me dire avant d'avoir décidé de la conduite à tenir. »

- Non, je ne suis pas fou, m'indignai-je soudain en reposant mes couverts sur la table.

J'avais à peine touché à mon assiette de spaghettis.

- Je ne suis pas fou. Je dis la vérité.

- On ne pourrait pas parler de ça une autre fois ? implora maman en jetant un regard désespéré à papa.

- Finissons tranquillement de dîner, murmura-t-il, les yeux plongés dans son verre.

Après le repas, je passai un coup de fil à Christine et à John pour les informer des mauvaises nouvelles concernant Lily. Comme je ne voulais pas les inquiéter, je leur annonçai simplement que notre chanteuse était partie.

Dix minutes plus tard, ils vinrent à la maison. Nous nous installâmes dans le salon. Christine et moi

étions chacun à un bout du canapé, John était assis sur la chaise qui nous faisait face.

- Comment va-t-on faire demain ? s'écria-t-il. Et le concours ? Comment Lily a-t-elle pu s'en aller la veille du concert, sans nous prévenir ? Comment a-t-elle pu nous faire ça ?

Incapable de répondre à ces questions, je préférai hausser les épaules.

Javotte se frotta contre ma jambe. Je me baissai et la pris sur mes genoux. Elle me scruta de ses pupilles jaunes avant de baisser ses paupières. Serrée tout contre moi, elle se mit à ronronner doucement.

- Mais, enfin, où est-elle allée ? rugit Christine en battant la mesure sur le bras du divan. Quand même, elle aurait pu nous dire qu'elle raterait le concours ! John secoua la tête.

- Harper va bondir de joie en apprenant cette nouvelle, ajouta-t-il en soupirant.

Je leur racontai que j'avais vu les Vonne mettre leurs bagages dans le coffre de leur voiture.

- Ils n'ont pas dit où ils allaient, conclus-je. A mon avis, Lily est très malheureuse !

En effet, j'étais sûr qu'elle aurait préféré être avec nous, mais qu'elle n'avait pas eu le choix.

Je ressentais le besoin de tout leur avouer, mais je n'osais pas. J'avais peur qu'ils se moquent de moi, ou bien qu'ils se fassent du souci à mon sujet. J'étais tellement désorienté que je ne savais plus quoi faire. Tout ce que je désirais, c'était que Lily et Martin reviennent ! Que tout soit comme avant. Et surtout

que ces horribles poils arrêtent définitivement de me gâcher la vie ! Si seulement je n'avais jamais trouvé cette maudite bouteille ! Tout ça, c'était de ma faute.

- Si je comprends bien, nous n'avons plus qu'à nous retirer de la compétition, dis-je, l'air sinistre.

- Peut-être que oui, répondit John sur le même ton.

- Il n'en est pas question ! s'indigna Christine qui nous fit sursauter.

Elle se releva brusquement. Debout entre John et moi, elle resta plantée là, les poings serrés.

- Pas question une seule seconde ! affirma-t-elle.

- Enfin, on n'a plus de chanteuse ! fis-je remarquer.

- Moi, je sais chanter ! Je chante même pas mal du tout !

- Mais tu n'as répété aucun des morceaux. Est-ce que tu sais les paroles, au moins ?

— Oui, je les connais.

— Écoute...

- Bon, m'interrompit-elle d'une voix ferme. C'est facile. On montera sur scène demain, même à trois. On ne peut pas laisser Hervé gagner, non ?

- Je n'ai qu'une envie, c'est de lui effacer son sourire perfide de la figure ! lançai-je.

- Ça, je suis d'accord, ajouta John. Mais comment faire ? Nous n'avons que deux guitares, un ampli et un synthétiseur. Hervé, lui, a tout son orchestre au grand complet. Il va nous éliminer en un tournemain.

- Pas si on donne le meilleur de nous-mêmes ! s'exclama Christine, émue.

- Oui, faisons-le pour Lily, repris-je.

En disant ça, je me sentis brusquement mal à l'aise.
- On peut, on doit gagner pour Lily ! s'exclama John.

Ainsi, c'était décidé, nous allions participer au concours. Pouvait-on vraiment battre Hervé et ses Hurleurs ? Ça, c'était une autre histoire !

- Allons dans ma chambre pour mettre au point une stratégie, proposai-je.

John commença à monter l'escalier, mais Christine s'immobilisa. En me retournant, je vis qu'elle me fixait, stupéfaite.

- Larry, dit-elle en me montrant du doigt. Qu'est-ce que tu as sur le front ?

Je poussai un cri d'horreur. C'était évident : ces maudits poils noirs étaient revenus. Christine avait vu que je devenais un monstre hirsute. Je me frottai le front d'une main fébrile. Il était lisse. Quel soulagement !

- C'est juste là, dit Christine en me montrant l'endroit du doigt.

Je fonçai dans l'entrée pour me regarder dans le miroir. J'avais une trace orange près de la tempe droite.

- Ce n'est rien, c'est de la sauce de spaghettis. J'ai dû m'éclabousser pendant le dîner.

Je frottai la tache avec mon mouchoir. Mais Christine avait réussi à m'effrayer !

Elle se tenait derrière moi et pouvait voir mon expression horrifiée dans le miroir.

- Ça va, Larry ? Tu te sens bien ? demanda-t-elle. Tu as l'air bizarre !

- Ça va, ça va..., la rassurai-je.

Je fis de mon mieux pour arrêter de trembler.

- Ce n'est vraiment pas le moment de tomber malade, lança John. Ça m'étonnerait que Christine et moi, on fasse un orchestre à nous deux !

— Je serai là, ne vous en faites pas ! promis-je.

Le lendemain, mardi après-midi, tout le collège était rassemblé dans l'auditorium pour assister à la finale du concours entre les Géants et les Hurleurs !

J'étais nerveux. Je montai sur la scène pour jeter un coup d'oeil par le rideau. Les lustres étaient allumés. Le proviseur, M. Fosburg, était debout, les bras levés, essayant de ramener le calme.

Derrière moi, Hervé et son groupe s'accordaient, réglant les amplis, appréciant la qualité du son. Marissa était vêtue d'une robe courte rouge vif et de bas noirs. Elle s'aperçut que je les regardais et me fit une moue condescendante. « Nous aussi, nous aurions dû nous habiller », pensai-je en la voyant si élégante. Nous portions nos vêtements habituels, T-shirt et jean !

En me retournant, j'aperçus le nouveau synthétiseur d'Hervé. Il avait un bon mètre de long, des dizaines de boutons et de clés. À côté, celui de John avait l'air d'un jouet. Hervé me surprit en train de l'admirer.

- Chouette, non ? dit-il, arborant son infernal sourire hypocrite. Quand nous aurons gagné, je te donnerai un autographe, si tu veux !

Il éclata de rire, suivi par Marissa et toute sa bande. Vexé, j'allai rejoindre John et Christine.

- On est fichus, me lamentai-je.
- Tu parles comme un perdant ! me reprocha John.
- Tu sais, ajoutai-je, on n'a plus qu'à espérer que l'ampli d'Hervé explose !

Christine fit les gros yeux :

- Écoute, ils ne sont pas aussi bons que ça, quand même !

Si, ils l'étaient !

Les lumières de la salle diminuèrent d'intensité. Le rideau s'ouvrit. Hervé et ses Hurleurs s'avancèrent dans les jeux d'éclairages rouges et bleus. Ils commencèrent par « Johnny B. Goode », un vieux rock-and-roll de Chuck Berry. Ça sonnait juste. Ils étaient grandioses !

La robe de Marissa brillait de mille feux. Ils dansaient tout en jouant et leurs mouvements étaient synchronisés. J'en fus dégoûté ! « Nous aussi, nous aurions dû penser à ça ! regrettai-je. Quand ça sera notre tour, on aura l'air d'amateurs ! »

Dans la salle, les élèves se déchaînaient. Ils s'étaient levés, battaient la mesure avec les mains en gesticulant. Ils restèrent debout pendant la durée de la prestation des Hurleurs. Chacun des morceaux était meilleur que le précédent, plus rythmé et plus fort. Le vieil auditorium semblait secoué par un ouragan. Je crus que le plancher allait s'écrouler !

Quand les Hurleurs eurent fini, la salle entière poussa des hourras, siffla, criant : « Encore, encore ! »

Les Hurleurs s'inclinèrent plusieurs fois et jouèrent

deux chansons. John, Christine et moi, nous jetions des regards effarés. Ce succès n'était pas fait pour nous donner confiance ! Après plusieurs saluts, ils quittèrent la scène en courant, brandissant les poings en signe de triomphe.

- À vous, dit Hervé en passant près de moi. Au fait, Larry, où est le reste de ton orchestre ?

J'allais lui sauter dessus, mais John me poussa en avant. Nous fîmes notre entrée d'un pas incertain. Je me penchai pour brancher le fil de ma guitare, pendant que John réglait sa sono.

L'appareil gigantesque d'Hervé avait été poussé sur le côté. Il restait là, comme pour nous rappeler à quel point les Hurlleurs avaient été efficaces, précis. Excellents !

Christine, tendue, se tenait près du micro, les bras croisés sur son T-shirt. Je grattai les cordes pour tester le niveau sonore. Mes doigts glacés et moites glissaient.

- On y va, leur murmurai-je. On commence par les Beatles, d'accord ?

Ils acquiescèrent d'un signe de tête. J'inspirai profondément. Je pris le manche de ma guitare. John se pencha sur son instrument et se plaça tout près du micro. Et nous commençâmes « I want to hold your hands ».

Au début, tremblant un peu, nous le chantâmes ensemble, mais un peu faux, il faut le reconnaître. De plus, je jouai trop fort, ce qui couvrait nos voix. En fait, je n'étais pas concentré. Je n'avais qu'une idée

en tête : tout plaquer et m'enfuir. Malheureusement, ce n'était pas possible.

Le public était calme. Assis, il écoutait tranquillement. Personne ne sauta en l'air ou ne se mit à danser, comme avec les Hurlleurs. Bien sûr, nous fûmes applaudis chaleureusement à la fin; seulement, je sentis que c'était par pure politesse. Il n'y avait pas les cris enfiévrés de tout à l'heure. « On est quand même arrivés au bout », me dis-je tout en essuyant mes mains humides sur mes cuisses.

J'avançai d'un pas pour attaquer la partition des Rolling Stones. Elle commençait par un très long solo de guitare. Je priai pour ne pas m'emmêler les doigts. Je fis un signe à John et à Christine. Elle ramassa le micro et il entama l'accompagnement.

Mon solo débuta mal. Je ne touchais pas vraiment les bonnes cordes !

Le cœur battant et la bouche sèche, je ne pouvais plus avaler. Je fermai les paupières. Je ne devais penser qu'à la musique. Me concentrer au maximum sur mes accords et mon toucher.

La salle commença à chauffer. D'abord il y eut quelques exclamations, puis des applaudissements plus nourris. Ensuite l'ambiance devint de plus en plus chaude, les ovations crépitèrent. Tout heureux, je rouvris les yeux. Des spectateurs s'étaient levés. Ils riaient et criaient à la fois.

Je me laissai aller, penché en avant, les genoux pliés, mes doigts se mouvant tout seuls sur le manche. Les acclamations se faisaient de plus en plus bruyantes.

Tout allait pour le mieux, c'était fantastique !

Jusqu'au moment où je vis que des personnes me désignaient. Que se passait-il ? D'un seul coup je compris que quelque chose n'allait pas ! Les cris devenaient trop forts, les rires trop perçants ! Presque toute la salle était debout et me montrait du doigt. Soudain, j'entendis un des élèves qui se tenaient près de la scène s'écrier :

- Bravo pour les effets spéciaux !

De quoi parlait-il ? Quels effets spéciaux ?

Je ne mis pas longtemps à trouver la réponse ! Au moment où Christine commença son couplet, je me passai la main sur le visage. Je poussai un cri d'horreur. J'étais couvert de poils serrés et piquants. Couvert du menton jusqu'à la racine des cheveux !

Tout le collège était en train de contempler ce désastre, ébahi !

Ils connaissaient maintenant l'horrible secret que je voulais tellement cacher !

- On a gagné, on a gagné !

John et Christine hurlaient et sautaient de joie. Le public était en transe ! Nous avons remporté le concours !

C'étaient plutôt les effets spéciaux qui avaient gagné. Ou cette épaisse fourrure qui avait transformé mon visage !

Dans ces conditions, comment pouvais-je me réjouir d'être vainqueur ?

Je me sentais dans la peau d'une horrible créature. Il fallait que je me cache !

Les poils avaient envahi mon visage, mon cou, mon torse. Mes mains étaient recouvertes de poils hirsutes qui gagnaient mes bras. Mon dos commençait à me démanger.

- Hé ! Larry ! Viens chercher le trophée ! me crièrent John et Christine.

Laissant ma guitare sur le plancher, je partis en courant le plus vite possible, sans me retourner !

Les applaudissements résonnaient encore dans mes oreilles lorsque je sortis du collège par la porte de derrière. Il faisait frais et gris. Des nuages bas flottaient au-dessus des arbres. Je me mis à détalier, le cœur battant la chamade, mon petit corps recouvert d'une épaisse fourrure.

Je ne voyais ni les maisons ni les arbres. Tout était comme dans un brouillard. En arrivant chez moi, je vis papa et maman qui sortaient du garage. En m'apercevant, ils se figèrent sur place, les yeux agrandis par l'épouvante.

- Regardez, mais regardez-moi ! hurlai-je, terrifié. Vous me croyez maintenant ?

Ils me contemplaient, la bouche grande ouverte !

— Vous voyez, dis-je en pleurant.

Ils ne savaient pas quoi répondre et maman saisit le poignet de mon père.

- Vous me croyez ? insistai-je. Vous commencez à comprendre que cette lotion fait pousser des poils ! Je les fixais, respirant avec peine, étouffé par les sanglots. J'attendais une réponse, je voulais qu'ils me disent quelque chose.

Finalement, maman rompit le silence.

- Ça n'a rien à voir avec cette lotion, annonça-t-elle doucement en se retenant à l'épaule de papa.

- Nous avons voulu te cacher la vérité le plus longtemps possible, mais maintenant...

- Maintenant quoi ?

Ils échangèrent un coup d'œil. Maman eut une sorte de sanglot, et papa l'enlaça.

- Ça n'a rien à voir avec cette lotion, Larry, annonçait-il d'une voix tremblante. Il faut que tu connaisses la vérité. Ces poils poussent parce que tu es... tu es un chien !

Je penchai la tête vers le récipient en plastique qui avait été placé pour moi devant le perron. Je lapai un peu d'eau, mais c'était difficile sans en mettre partout autour du bol. Puis, je bondis sur le gazon et rejoignis Lily dans les buissons. Nous les reniflâmes un moment. Nous partîmes ensuite dans le jardin d'à côté, à la recherche d'odeurs plus intéressantes.

Depuis deux semaines, mon corps s'était transformé. J'avais repris ma véritable identité de toutou. Avant que la mutation ne s'opère complètement, mes parents, je veux dire M. et Mme Boyd, m'avaient tout avoué.

Ils travaillent pour le compte du Dr Murkin, comme tous les parents d'ici, d'ailleurs.

Il y a quelques années, il a inventé un sérum capable de transformer les chiens. C'était ça, la raison de mes piqûres. Une injection de ce sérum tous les quinze jours. Mais au bout d'un certain temps, le produit ne fait plus d'effet.

C'est pour cela que le Dr Murkin a décidé d'arrêter ses expériences.

-L'effet du sérum ne dure pas assez longtemps, avait confirmé M. Boyd.

Quelle amabilité de m'avoir donné ces explications ! Pour les remercier, je leur avais léché les mains. Puis j'avais couru retrouver Lily, tout heureux de lui montrer que j'étais redevenu un des siens.

Lily et moi, nous nous promenons ensemble toute la journée. De temps à autre Martin vient nous rejoindre. D'ailleurs il y a plein d'amis errants dans le quartier. Je suppose qu'eux aussi étaient des garçons ou des filles.

Je suis content que le docteur ne nous utilise plus. Les animaux doivent rester des animaux, tout de même ! C'est du moins mon avis.

Lily et moi passons notre temps à chercher des parfums bons à renifler. Enfin... ceux qu'apprécient les chiens. Il n'y a pas encore de fleurs, mais le fumier est délicieux à sentir.

J'étais dans le jardin d'à côté lorsque la voiture des Boyd remonta se garer devant la maison. Ils s'étaient absentés toute la journée. J'allai vers eux tout content, remuant la queue. Je sautais de joie en aboyant.

Tiens ! Je constatai que Mme Boyd portait dans ses bras un petit bébé enveloppé dans une couverture rose. Elle faisait attention à chaque pas. M. Boyd arbora un grand sourire quand il rejoignit sa femme.

- Quelle jolie petite fille tu nous as faite là ! Oh ! oui,

quelle belle petite fille ! Bienvenue à la maison,
Javotte !

Javotte, quel drôle de nom pour une petite fille !

En y regardant de plus près, je vis que la petite fille
avait de grands yeux jaunes et brillants !

FIN

Chair de poule®

**ALERTE
AUX CHIENS
CHEVELURE ENVAHISSANTE**

Larry vient de trouver
dans une vieille benne à ordures
un flacon de Bronze+.
Avec ses amis, il décide de s'en appliquer.
Quelques jours plus tard,
il découvre avec horreur
des touffes de poils noirs et drus
sur ses mains et son front.
Larry est paniqué.
La lotion est-elle seule responsable
de cette chevelure envahissante?

À PARTIR DE 9-10 ANS



TEXTE INTÉGRAL / CODE PRIX : BP 7